

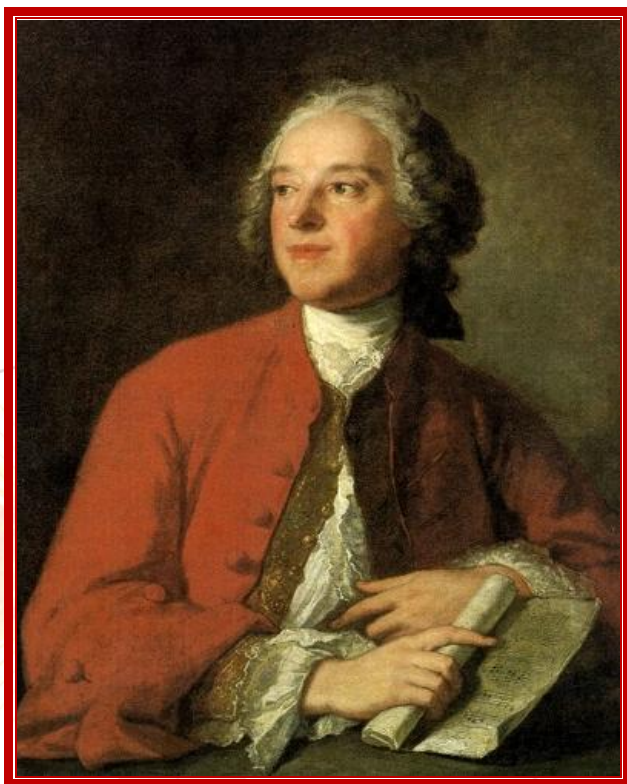


BEAUMARCHAIS

Théâtre-documentation



Les Deux Amis



MIRONDELA DELS ARTS
BEAUMARCHAIS
1732-1799



**Les Deux Amis
ou le Négociant de Lyon**

MIRONDEIA
DELS ARTS

LES DEUX AMIS

Drame en cinq actes et en prose.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de la Comédie Française, à Paris, le 23 janvier 1770.

Personnages

AURELLY, riche Négociant de Lyon, homme vif, honnête, franc et naïf

MÉLAC PÈRE, Receveur général des Fermes, à Lyon, Philosophe sensible

PAULINE, Nièce d'Aurelly, élevée par Mélac père, jeune personne au-dessus de son âge

MÉLAC FILS, élevé avec Pauline, jeune homme bouillant, et d'une sensibilité excessive

SAINT-ALBAN, Fermier général en tournée, homme du monde estimable

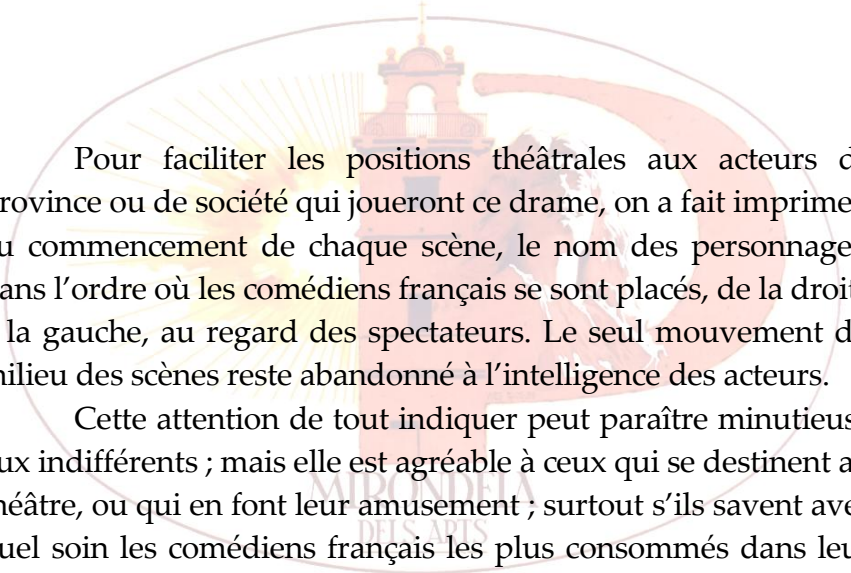
DABINS, Caissier d'Aurelly, Protégé de Mélac père, homme de jugement, et fort attaché à son Protecteur

ANDRÉ, Domestique de la maison, garçon très simple

La scène est à Lyon, dans le Salon commun d'une maison occupée par Aurelly et Mélac.

MIRONDEIA
DELS ARTS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR



Pour faciliter les positions théâtrales aux acteurs de province ou de société qui joueront ce drame, on a fait imprimer, au commencement de chaque scène, le nom des personnages, dans l'ordre où les comédiens français se sont placés, de la droite à la gauche, au regard des spectateurs. Le seul mouvement du milieu des scènes reste abandonné à l'intelligence des acteurs.

Cette attention de tout indiquer peut paraître minutieuse aux indifférents ; mais elle est agréable à ceux qui se destinent au théâtre, ou qui en font leur amusement ; surtout s'ils savent avec quel soin les comédiens français les plus consommés dans leur art, se consultent, et varient leurs positions théâtrales aux répétitions, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré les plus favorables, qui sont alors consacrées, pour eux et leurs successeurs, dans le manuscrit déposé à leur bibliothèque.

C'est en faveur des mêmes personnes que l'on a partout indiqué la pantomime. Elles sauront gré à celui qui s'est donné quelques peines pour leur en épargner ; et si le drame, par cette

LES DEUX AMIS

façon de l'écrire, perd un peu de sa chaleur à la lecture, il y gagnera beaucoup de vérité à la représentation.



ACTE I



Scène première

PAULINE, MÉLAC FILS

Il est dix heures du matin. Le Théâtre représente un Salon ; à l'un des côtés est un clavecin ouvert avec un pupitre chargé de Musique. Pauline en peignoir est assise devant ; elle joue une pièce. Mélac debout à coté d'elle, en habit du matin, ses cheveux relevés avec un peigne, un violon à la main, l'accompagne. La toile se lève aux premières mesures de l'Andante.

PAULINE, après que la pièce est jouée.

Comment trouvez-vous cette sonate ?

MÉLAC FILS.

Votre brillante exécution la fait beaucoup valoir.

PAULINE.

C'est votre avis que je demande, et non des éloges.

MÉLAC FILS.

Je le dis aussi ; elle me plairait moins sous les doigts d'un autre.

PAULINE se lève.

Fort bien ; mais je m'en vais, je n'ai point encore vu mon oncle.

MÉLAC FILS l'arrête.

Il est sorti ; il va...

PAULINE.

À la bourse, apparemment ?

BEAUMARCHAIS

MÉLAC FILS.

Je le crois. Le paiement s'ouvre demain. Ce temps critique et dangereux pour les négociants de Lyon exige qu'ils se voient...

PAULINE.

Il s'est retiré bien tard cette nuit !

MÉLAC FILS.

Ils ont longtemps jasé. Mon père se plaignait à lui des fermiers-généraux, qui me refusent la survivance de sa place de receveur général des Fermes.

PAULINE.

Bien malhonnêtement, sans doute ?

MÉLAC FILS.

Sous prétexte qu'ils l'ont donnée. « Voilà comme vous êtes, lui disait votre oncle. Ne demandant jamais, un autre sollicite, il obtient le prix de vos longs services. » Mais savez-vous ce que j'ai pensé, Pauline ? c'est que si quelqu'un dans la compagnie nous a desservis, ce ne peut être que Saint-Alban.

PAULINE.

Que vous êtes injuste ! J'ai vu tout ce qu'il a écrit en votre faveur.

MÉLAC FILS.

On fait voir ce qu'on veut.

PAULINE.

Vous vous plaisez bien à l'accuser.

MÉLAC FILS.

Pas tant que vous à le défendre.

PAULINE, *fâchée.*

Vous m'impatientez. Depuis son départ, il faut donc se résoudre à voir toutes nos conversations rentrer dans celle-ci ?

MÉLAC FILS, *d'un air fin.*

Allons, la paix. – Ils ont ensuite parlé de votre établissement...

LES DEUX AMIS

du mien... Mon père m'a fait signe, je me suis retiré ; mais, en sortant, j'ai entendu qu'il disait un mot... Ah ! Pauline...

Il veut lui prendre la main.

PAULINE *se recule.*

Eh bien, Monsieur !

MÉLAC FILS.

Un certain mot...

PAULINE *l'interrompt.*

Je ne suis pas curieuse. – Parlons de la petite fête que nous préparons à mon oncle, à l'occasion de ses lettres de noblesse : y songez-vous ?

MÉLAC FILS.

J'ai tout arrangé dans ma tête. Nous commencerons par un concert ; peu de monde, nous et nos maîtres. Sur la fin, on viendra l'avertir qu'on le demande. Pendant son absence, un tapis, deux paravents feront l'affaire, et nous lui donnerons la plus jolie petite pièce...

PAULINE.

Oh ! point de comédie.

MÉLAC FILS.

Pourquoi ?

PAULINE.

Vous connaissez la faiblesse de ma poitrine.

MÉLAC FILS.

On ne crie pas la comédie, ce n'est qu'en parlant qu'on la joue bien. Figure charmante ! organe flexible et touchant ! de l'âme surtout... Que vous manque-t-il ? une jeune actrice se fait toujours assez entendre lorsqu'elle a le talent de se faire écouter.

BEAUMARCHAIS

PAULINE.

Oh ! ce n'est ni d'éloquence, ni d'adresse qu'on vous accusera de manquer, pour ramener les gens à vos idées... Et les couplets que je vous ai demandés ?

MÉLAC FILS, *tendrement.*

Vous craignez qu'on ne les oublie ! injuste Pauline !...

PAULINE *l'interrompt en s'asseyant.*

Essayons encore une pièce avant de m'habiller.

MÉLAC FILS, *s'assurant de l'accord du violon.*

Volontiers.

PAULINE.

Donnez-moi le nouveau livre.

MÉLAC FILS, *avec humeur.*

Pourquoi ne pas suivre le même ?

PAULINE.

Pour sortir un peu de l'ancien genre. Au reste, comme c'était uniquement pour vous...

MÉLAC FILS, *d'un air incrédule.*

Oui, pour moi !

PAULINE, *riant.*

Voilà bien les ingrats ! cherchant toujours à diminuer l'obligation, pour n'être point tenus de la reconnaissance ! Cette musique n'est-elle pas plus piquante, plus variée ?

MÉLAC FILS, *mécontent.*

Piquante, variée, délicieuse ! C'est le beau Saint-Alban qui vous l'a choisie à Paris.

PAULINE.

Et toujours Saint-Alban ! Vous êtes bien étrange ! Votre souverain bonheur serait que personne ne m'aimât !

LES DEUX AMIS

MÉLAC FILS.

Je ne serai donc jamais heureux.

PAULINE.

Vous voudriez... qu'on ne pût me souffrir.

MÉLAC FILS.

Je ne désire point l'impossible.

PAULINE, *gaîment.*

Hé ! il ne faudrait pas trop vous presser pour vous le faire avouer ingénument.

MÉLAC FILS.

Non ; mais il est assez simple que je n'aime point un homme qui affiche des sentiments pour vous.

PAULINE.

Pour le venger de cette humeur, vous accompagnerez sa favorite.

MÉLAC FILS.

Oh ! non.

Il pose le violon sur une chaise.

PAULINE.

Vous me refusez ?

MÉLAC FILS.

J'aime mieux demander pardon de tout ce que j'ai dit.

Il se met à genoux.

PAULINE.

Et moi je le veux.

MÉLAC FILS.

C'est une tyrannie.

PAULINE, *plaisantant.*

Obéissez, ou je ne vous appelle plus mon frère.

BEAUMARCHAIS

MÉLAC FILS, *d'un air hypocrite, en se relevant.*

Si ce nom vous déplaît, vous avez un autre moyen de m'y faire renoncer.

PAULINE.

Et c'est ?

MÉLAC FILS.

De m'en permettre un plus doux.



Scène II

PAULINE, MÉLAC FILS, MÉLAC PÈRE

Mélac père paraît dans le fond.

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MÉLAC FILS.

Vous ne m'entendez pas ? Je vais...

PAULINE, *lui coupant la parole.*

Je vais... je vais jouer la pièce : m'accompagnerez-vous, oui ou non ?

MÉLAC FILS *lui baise la main.*

Pardon, pardon ; mais pour celle-ci, en vérité elle est trop difficile.

PAULINE, *avec une petite moue.*

Hum... Mauvais caractère ! je sais ce qui vous la fait voir ainsi.

Il lui baise les mains, elle se fâche.

Finissez, M. de Mélac, je vous l'ai déjà dit. Ces libertés m'offensent : laissez mes mains.

MÉLAC FILS.

Qui pourrait refuser...

BEAUMARCHAIS

*Il continue à lui baiser les mains.
un juste hommage... à leur dextérité ?
Mélac père se retire avec mystère.*



Scène III

MÉLAC FILS, PAULINE

PAULINE, *s'échappant.*

Encore ? obstiné ! mutin ! disputeur ! audacieux ! jaloux !... Car vous méritez tous ces noms-là. Vous refusez de m'accompagner, vous en aurez ce soir la honte publique.



MIRONDEIA
DELS ARTS



Qui pourrait refuser...
Un juste hommage à leur dextérité.

Scène IV

MÉLAC FILS, *seul*

Mon cœur la suit... Ah ! Pauline... Je plaisante avec elle... Je dispute... Je l'obstine... Sans ce détour, je n'oserais jamais... Si mon père m'eût obtenu cette survivance, mon état une fois fait... « Je le veux absolument, dit-elle, obéissez »... J'aime à la voir prendre ainsi possession de moi sans qu'elle s'en doute...

Il va fermer le clavecin.

Oui ; mais elle a beau dire, je ne jouerai point la musique de son Saint-Alban... Que je le hais avec son esprit, sa richesse et son air affectueux ! il avait bien affaire de rester trois semaines ici, ce beau fermier-général ! On l'envoie en tournée...

Scène V

MÉLAC FILS, MÉLAC PÈRE

MÉLAC PÈRE, *jouant l'étonné.*

Tout seul, mon fils ! il me semblait avoir entendu de la musique.

MÉLAC FILS.

C'était Pauline, mon père ; elle est allée s'habiller.

MÉLAC PÈRE.

Mais, vous Mélac, vous n'êtes pas décevant : ces cheveux...

MÉLAC FILS.

Elle était en peignoir elle-même.

MÉLAC PÈRE.

Cette aimable confiance de l'innocence n'autorise point à lui manquer.

MÉLAC FILS.

Moi, lui manquer, mon père !

MÉLAC PÈRE.

Oui, mon fils, c'est lui manquer que de vous montrer à ses yeux dans ce désordre. Parce qu'elle ignore le danger, ou vous estime assez pour n'en point craindre avec vous, est-ce une raison d'oublier ce que vous devez à son sexe, à son âge, à son état ?

LES DEUX AMIS

MÉLAC FILS.

Je ne vais point chez elle ainsi. Ce salon nous est commun, nous y avons toujours étudié le matin... Quand on demeure ensemble... Mais mon père, jusqu'à présent, vous ne m'avez rien dit... Est-ce monsieur Aurelly qui fait cette remarque ?

MÉLAC PÈRE.

Son oncle ? Non, mon ami. Aussi simple qu'honnête, Aurelly ne suppose jamais le mal où il ne le voit pas ; mais tout occupé de son commerce, il s'est reposé sur moi des mœurs et de l'éducation de sa nièce, et je dois la garantir par mes soins...

MÉLAC FILS.

La garantir !

MÉLAC PÈRE.

Elle n'est plus un enfant, mon fils ; et ces familiarités d'autrefois...

MÉLAC FILS, *un peu déconcerté.*

J'espère ne jamais m'oublier devant elle, et lui montrer toujours autant de respect que je renferme d'attachement.

MÉLAC PÈRE.

Pourquoi le renfermer, s'il n'est que raisonnable ? Riez avec elle, dans la société, devant moi, devant son oncle, très bien : mais c'est lorsque vous la trouvez seule, mon fils, qu'il faut la respecter. La première punition de celui qui manque à la décence, est d'en perdre bientôt le goût ; une faute en amène une autre, elles s'accumulent ; le cœur se déprave ; on ne sent plus le frein de l'honnêteté que pour s'armer contre lui : on commence par être faible, on finit par être vicieux.

MÉLAC FILS, *déconcerté.*

Mon père, ai-je donc mérité une aussi sévère réprimande ?

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE, *d'un ton plus doux.*

Des avis ne sont point des reproches. Allez, mon fils ; mais n'oubliez jamais que la nièce de votre ami, du bienfaiteur de votre père, doit être sacrée pour vous. Souvenez-vous qu'elle n'a point de mère qui veille à sa sûreté. Songez que mon honneur et le vôtre doivent être ici les appuis de son innocence et de sa réputation. Allez vous habiller.



Scène VI

MÉLAC PÈRE, *seul*

S'il s'était douté que je l'eusse vu, il eût mis, à se disculper, toute l'attention qu'il a donnée à ma morale. On ne se ment pas à soi-même ; et s'il a tort, il se fera bien sans moi l'application de la leçon. Ceci me rappelle avec quel soin Aurelly détournait la conversation hier au soir, quand je la mis sur l'établissement de sa nièce. Sa nièce !... Mais est-il bien vrai qu'elle le soit ?... Son embarras en m'en parlant semblait tenir... de la confusion... Je me perds dans mes soupçons... Quoi qu'il en soit, je ne veux pas que mon ami puisse jamais me reprocher d'avoir fermé les yeux sur leur conduite.

Scène VII

MÉLAC PÈRE,

ANDRÉ, *en papillotes et en veste du matin, un ballet de plumes sous son bras, entre, regarde de côté et d'autre, et s'en retourne*

ANDRÉ.

Il n'y est pas, monsieur Dabins.

MÉLAC PÈRE.

Qu'est-ce ?

ANDRÉ.

Ah ! ce n'est rien. C'est ce gros Monsieur...

MÉLAC PÈRE.

Quel Monsieur ?

ANDRÉ, *d'un ton niais.*

Celui qui vient... Qui m'a tant fait rire le jour de cette histoire...

MÉLAC PÈRE.

Est-ce qu'il n'a pas de nom ?

ANDRÉ.

Si fait, il a un nom. Monsieur... Monsieur... C'est qu'il s'appelle encore autrement.

LES DEUX AMIS

MÉLAC PÈRE.

Autrement que quoi ?

ANDRÉ.

Je l'ai bien entendu peut-être... Paris, deux et demi ; Marseille, Canada, trente-huit, que sais-je ?

MÉLAC PÈRE, *riant de pitié.*

Ah ! l'agent de change ?

ANDRÉ.

C'est ça.

MÉLAC PÈRE.

Mais ce n'est pas moi qu'il cherche ?

ANDRÉ.

C'est monsieur Dabins.

MÉLAC PÈRE.

Qu'il passe à la caisse d'Aurelly.

ANDRÉ.

Il en vient ; ce caissier n'est-il pas déjà sorti !

MÉLAC PÈRE.

Un jour comme celui-ci ! Il est donc fou !

ANDRÉ.

Je ne sais pas.

MÉLAC PÈRE.

Voyez à sa chambre, au jardin, partout.

ANDRÉ *va et revient.*

Moi, j'ai mon ouvrage... et si je ne le trouve pas, qu'est-ce qu'il faut que je lui dise ?

MÉLAC PÈRE.

Rien. Car on ne finirait plus...

Scène VIII

MÉLAC PÈRE, *seul*

Qui croirait qu'un garçon aussi simple fût le fait d'un homme bouillant, d'Aurelly ? sa règle est assez juste. Aux gens de cet état, moins d'esprit, moins de corruption.



Scène IX

DABINS, MÉLAC PÈRE



MÉLAC PÈRE.

On vous cherche, monsieur Dabins.

DABINS, *d'un air effrayé.*

Depuis une heure, monsieur, j'épie le moment de vous trouver seul.

MÉLAC PÈRE.

Que me voulez-vous ?

DABINS.

Puis-je parler en liberté ?

MÉLAC PÈRE.

Vous êtes pâle, défait, votre voix est tremblante !

DABINS.

Ah ! Monsieur !

MÉLAC PÈRE.

Expliquez-vous.

DABINS.

Comment vous apprendre le malheur ?...

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE.

Sortez de ce trouble. Parlez.

DABINS.

Cette lettre que je reçois à l'instant...

MÉLAC PÈRE.

Que dit-elle de sinistre ?

DABINS.

Vous aimez monsieur Aurelly ?

MÉLAC PÈRE.

Si je l'aime ! Vous me faites trembler.

DABINS.

À moins d'un miracle, il faut qu'il manque à ses paiements demain. Il faut...

MÉLAC PÈRE, *regardant de tous côtés.*

Malheureux ! si quelqu'un vous entendait... Vous perdez le sens... D'où savez vous ?... Cela ne saurait être.

DABINS.

J'ai prévu votre surprise et votre douleur ; mais le fait n'est que trop avéré.

MÉLAC PÈRE.

Avéré ! dites-vous ? – Je n'ose l'interroger. – Monsieur Dabins, songez-vous à l'importance ?... Il m'a troublé.

DABINS.

Monsieur Aurelly avait, à Paris, pour huit cent mille francs d'effets.

MÉLAC PÈRE.

Chez son ami Monsieur de Préfort, je le sais.

DABINS.

Il me dit, il y a quelque temps, d'écrire à ce correspondant de les vendre, et de m'envoyer tout le papier sur Lyon qu'on pourrait

LES DEUX AMIS

trouver.

MÉLAC PÈRE.

Après ?

DABINS.

Au lieu d'argent que j'attendais aujourd'hui, son fils me dépêche un courrier, qui a gagné douze heures sur celui de la poste.

MÉLAC PÈRE.

Eh bien ! ce courrier ?

DABINS.

M'apprend qu'au moment de négocier nos effets, Monsieur de Préfort s'est trouvé atteint d'un mal violent, qui l'a emporté en deux jours, et qu'on a mis aussitôt le scellé sur son cabinet.

MÉLAC PÈRE.

Pourquoi cet effroi ? Je regrette Préfort ; mais il laisse une fortune immense. Aurelly réclamera ses effets, qui lui seront remis. C'est tout au plus un retard : achevez.

DABINS.

J'ai tout dit. Notre paiement était fondé sur ces rentrées qui n'ont jamais manqué ; nous n'avons pas dix mille francs en caisse.

MÉLAC PÈRE.

Et vous devez en payer demain ?

DABINS.

Six cent mille. Il y a de quoi perdre l'esprit.

MÉLAC PÈRE.

Il me quitte : il ne sait donc point ?

DABINS.

Voilà mon embarras. Vous connaissez sa probité, ses principes... Il en mourra – ...Un homme si bon, si bienfaisant... Mais, Monsieur, il n'y a que vous qui puissiez vous charger de lui

BEAUMARCHAIS

apprendre...

MÉLAC PÈRE.

Il n'est pas possible qu'Aurelly n'ait pas chez lui de quoi parer à cet accident.

DABINS.

Il a du bien, d'excellents immeubles, cette maison, sa terre ; mais avoir à payer demain six cent mille francs, et pas un sou !

MÉLAC PÈRE.

Attendez. Je lui connais cent mille écus qu'un ami, m'a-t-il dit, lui a confiés.

DABINS.

Il ne les a plus : Monsieur de Préfort s'était chargé de les convertir en effets pareils à ceux qu'il lui avait procurés. Aujourd'hui tout est là, tout manque à la fois.

MÉLAC PÈRE.

Onze cent mille francs arrêtés, au moment de payer !

DABINS.

Il périt au milieu des richesses.

MÉLAC PÈRE *se promène.*

Vous l'avez dit, il en mourra ; l'homme le plus vertueux ! le plus sage !... une réputation si intacte ! s'il suspend ses paiements, s'il faut que son honneur... Il en mourra, l'infortuné : voilà ce qu'il y a de bien certain.

Il se promène plus vite.

DABINS.

Si l'on eût reçu la nouvelle huit jours plus tôt...

MÉLAC PÈRE.

C'est un homme perdu.

DABINS.

Ces lettres de noblesse encore lui font tant de jaloux ! Vous

LES DEUX AMIS

verrez, Monsieur, les amis que lui laissera l'infortune : il n'y a peut-être pas un négociant dans Lyon qui ne fut bien aise au fond du cœur... Trouver de l'argent ! il ne faut pas s'en flatter.

MÉLAC PÈRE *se promène.*

J'ai bien ici cent mille francs à moi.

DABINS.

Qu'est-ce que cela !

MÉLAC PÈRE, *rêvant.*

En effet, qu'est-ce que cela !

DABINS.

À peine le sixième de ce qu'il nous faut.

MÉLAC PÈRE, *s'arrête.*

Monsieur Dabins.

DABINS.

Monsieur.

MÉLAC PÈRE.

Où est votre courrier ?

DABINS.

Je l'ai fait cacher.

MÉLAC PÈRE.

Monsieur Dabins, allez m'attendre dans mon cabinet. Ne voyez personne, enfermez-vous, enfermez-vous soigneusement. Je vous rejoins, j'ai besoin de me recueillir...

DABINS.

Sur la manière de lui annoncer ?

MÉLAC PÈRE.

C'est lui. Partez, sans dire un mot.

Scène X

MÉLAC PÈRE, DABINS, AURELLY

AURELLY.

Bonjour, Mélac. Ah ! te voilà, Dabins ? J'ai trouvé l'agent de change qui te cherche ; il emporte mes deux effets sur Pétersbourg. Eh bien ? nos fonds de Paris ?

Il ôte son épée qu'il pose sur une chaise.

MÉLAC PÈRE, *vivement.*

C'est ce dont il me parlait, en me demandant si je n'avais pas quelques papiers à échanger pour simplifier son opération.

AURELLY.

Comme tu es rouge, Mélac !

MÉLAC PÈRE.

Ce n'est rien.

AURELLY, *à Dabins qui sort.*

Monsieur Dabins, le bordereau de tous mes paiements en état pour ce soir.

Dabins sort.

Scène XI

MÉLAC PÈRE, AURELLY



AURELLY, *gaîment*.

Je t'ai bien désiré tout à l'heure à l'intendance, tu m'aurais vu batailler...

MÉLAC PÈRE.

Contre qui ?

AURELLY.

Ce nouveau Noble, si plein de sa dignité, si gros d'argent et si bouffi d'orgueil, qu'il croit toujours se commettre, lorsqu'il salue un roturier.

MÉLAC PÈRE, *distrain*.

Moins il y a de distance entre les hommes, plus ils sont pointilleux pour la faire remarquer.

AURELLY.

Celui-ci, qui, jusqu'à l'époque de mes lettres de noblesse, ne m'avait jamais regardé, s'avise de me complimenter aujourd'hui d'un ton supérieur : « Je me flatte (m'a-t-il dit), que vous quittez enfin le commerce avec la roture ».

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Ah ! Dieux !

AURELLY.

Quoi ?

MÉLAC PÈRE, *s'efforçant de rire.*

Je crois l'entendre.

AURELLY.

Au contraire, Monsieur, ai-je répondu ; je ne puis mieux reconnaître le nouveau bien que je lui dois, qu'en continuant à l'exercer avec honneur.

MÉLAC PÈRE, *embarrassé.*

Ah ! mon ami ! le commerce expose à de si terribles revers !

AURELLY.

Tu m'y fais songer : l'agent de change ne s'explique pas ; mais, à son air, je gagerais que le paiement ne se passera pas sans quelque banqueroute considérable.

MÉLAC PÈRE.

Je ne vois jamais ce temps de crise, sans éprouver un serrement de cœur sur le sort de ceux à qui il peut être fatal.

AURELLY.

Et moi, je dis que la pitié qu'on a pour les fripons, n'est qu'une misérable faiblesse ; un vol qu'on fait aux honnêtes gens. La race des bons est elle éteinte ? Pour...

MÉLAC PÈRE.

Je ne parle point des fripons.

AURELLY, *avec chaleur.*

Les malhonnêtes gens reconnus sont moins à craindre que, ceux-ci : l'on s'en méfie ; leur réputation garantit au moins de leur mauvaise foi.

LES DEUX AMIS

MÉLAC PÈRE.

Fort bien : mais...

AURELLY.

Mais un méchant qui travailla vingt ans à passer pour honnête-homme, porte un coup mortel à la confiance, quand son fantôme d'honneur disparaît : l'exemple de sa fausse probité fait qu'on n'ose plus se fier à la véritable.

MÉLAC PÈRE, *douloureusement*.

Mon cher Aurelly, n'y a-t-il donc point de faillites excusables ? Il ne faut qu'une mort, un retard de fonds, il ne faut qu'une banqueroute frauduleuse un peu considérable, pour en entraîner une foule de malheureuses.

AURELLY.

Malheureuses ou non ; la sûreté du commerce ne permet pas d'admettre ces subtiles différences : et les faillites qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de témérité.

MÉLAC PÈRE.

Mais c'est outrer les choses, que de confondre ainsi...

AURELLY.

Je voudrais qu'il y eût là-dessus des lois si sévères qu'elles forçassent enfin tous les hommes d'être justes.

MÉLAC PÈRE.

Eh ! mon ami, les lois contiennent les méchants sans les rendre meilleurs ; et les mœurs les plus pures ne peuvent sauver un honnête homme d'un malheur imprévu.

AURELLY.

Monsieur, la probité du négociant importe à trop de gens, pour qu'on lui fasse grâce en pareil cas.

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE.

Mais, écoutez-moi.

AURELLY.

Je vais plus loin. Je soutiens que l'honneur des autres est engagé à ce que celui qui ne paye pas soit flétri publiquement.

MÉLAC PÈRE, *mettant ses mains sur son visage.*

Ah ! bon dieu !

AURELLY.

Oui, flétri. S'il est malheureux, entre mourir et paraître indigne de vivre, le choix est bientôt fait, je crois. Qu'il meure de douleur ; mais que son exemple terrible augmente la prudence ou la bonne foi de ceux qui l'ont sous les yeux.

MÉLAC PÈRE, *s'échauffant.*

Vous condamnez, sans distinction, à l'opprobre un infortuné comme un coupable ?

AURELLY.

Je n'y mets pas de différence.

MÉLAC PÈRE.

Quoi ! si l'un de vos amis, victime des événements ?...

AURELLY.

Je serais son juge le plus sévère.

MÉLAC PÈRE, *le regardant fixement.*

Si c'était moi ?

AURELLY.

Si c'était toi ?... Son air m'a fait trembler.

MÉLAC PÈRE.

Vous ne répondez pas ?

AURELLY, *fièrement.*

Si c'était vous ?...

Avec effusion.

LES DEUX AMIS

Mais premièrement, tu n'es pas négociant : et voilà comme tu fais toujours ; quand tu ne peux convaincre mon esprit, tu attaques mon cœur.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Oh ciel ! comment lui apprendre ?...



Scène XII

MÉLAC PÈRE, PAULINE, AURELLY



PAULINE, *habillée.*

Ah ! voilà mon oncle de retour.

MÉLAC PÈRE, *à part, avec douleur.*

Et sa nièce !

PAULINE.

Bonjour, mon cher oncle ; avez-vous mieux reposé cette nuit que la précédente ?

AURELLY.

Fort bien ; et toi ?

PAULINE.

Votre conversation si sérieuse du souper m'a un peu agitée : elle m'a laissé une impression... j'ai peu dormi.

AURELLY, *en riant.*

Nous aurons soin à l'avenir de monter nos bavardages sur un ton plus gai. Nous ne devons pas troubler les nuits de celle qui nous rend les jours si agréables.

Pauline l'embrasse.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Sa sécurité me perce l'âme.

LES DEUX AMIS

AURELLY.

Ah çà, mon enfant, quel amusement nous disposes-tu aujourd'hui ?

PAULINE.

Cette après-midi ? Grand assaut de musique entre l'obstiné Mélac et moi ; vous serez les juges. Vous savez qu'il donne la préférence au violon sur tout autre instrument.

AURELLY, *gaîment.*

Et toi, tu défends le clavecin à outrance ?

PAULINE.

Je soutiens l'honneur du clavecin. La loi du combat est que le vaincu sera réduit à ne faire qu'accompagner l'autre, qui brillera seul tout le reste du concert ; et je vous confie que j'ai de quoi le faire mourir de dépit.

AURELLY.

Bravo ! Bravo !

MÉLAC PÈRE, *d'un ton pénétré.*

Ne ferions-nous pas mieux, mes amis, de remettre ce concert ? Tant de gens sont à Lyon dans le trouble et l'inquiétude : « il me semble (dira-t-on) que ceux-ci fassent parade de leur aisance, pour insulter à l'embarras où les autres sont plongés. » On comparera cette joie déplacée avec le désespoir qui poignarde peut-être en ce moment d'honnêtes gens qui ne s'en vantent pas.

AURELLY, *riant.*

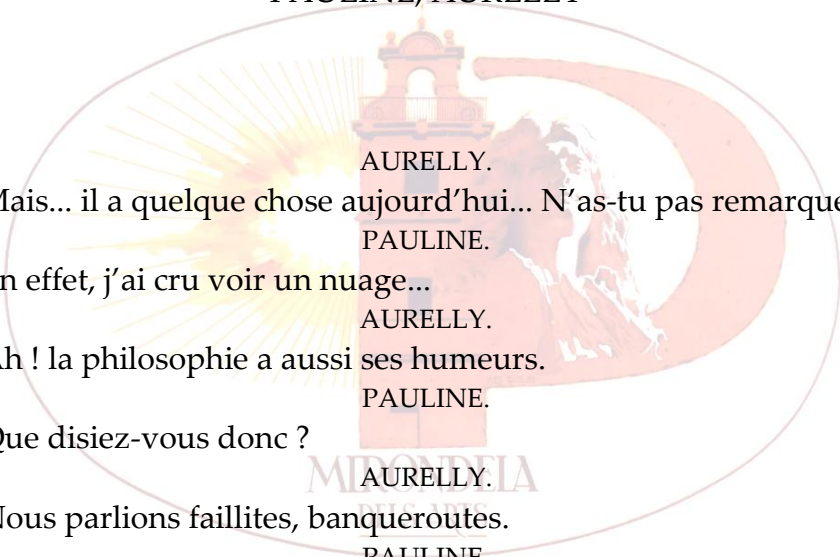
Ah, ah, ah ! vois-tu comment ce grave philosophe détruit nos projets d'un seul mot ? Il faut bien lui céder pour avoir la paix. Remets ton cartel à un autre jour.

MÉLAC PÈRE, *à part, en sortant.*

Allons sauver, s'il se peut, l'honneur et la vie à ce malheureux.

Scène XIII

PAULINE, AURELLY



AURELLY.
Mais... il a quelque chose aujourd'hui... N'as-tu pas remarqué ?

PAULINE.
En effet, j'ai cru voir un nuage...

AURELLY.
Ah ! la philosophie a aussi ses humeurs.

PAULINE.
Que disiez-vous donc ?

AURELLY.
Nous parlions faillites, banqueroutes.

PAULINE.
C'est cela. Son âme est si sensible, que le malheur même de ceux qu'il ne connaît pas l'afflige.

Scène XIV

PAULINE, ANDRÉ, AURELLY



ANDRÉ, *criant et courant.*

Monsieur ! Monsieur !

PAULINE *fait un cri de surprise.*

Ah !...

AURELLY.

Qu'est-ce donc ?

ANDRÉ, *avec joie.*

Le valet de chambre de monsieur le Grand-Fermier, descend de cheval dans la cour.

AURELLY, *avec humeur.*

Eh bien ! vous ne pouvez pas dire cela sans courir, et nous crier aux oreilles ?

PAULINE.

Il m'a fait une frayeur...

ANDRÉ.

Dame, est-ce que ce n'est donc rien ? monsieur le Grand-Fermier qui arrive !

BEAUMARCHAIS

AURELLY.

Saint-Alban ?

ANDRÉ.

Monsieur de la Fleur l'a laissé à la dernière poste.

PAULINE, *avec humeur.*

Quand nous l'aurions appris deux minutes plus tard ?

AURELLY, *à Pauline.*

Quel dommage que le concert soit dérangé ! Tu voulais des juges ; en voici un que tu ne récuserais pas... Il repasse bientôt !
Qu'on fasse rafraîchir son courrier.

ANDRÉ.

Bon ! il n'a fait qu'un saut dans l'office. Pour un valet de chambre, on ne dira pas qu'il est fier, lui.

AURELLY.

Suis-moi.

ANDRÉ.

Quel appartement faut-il disposer ?

AURELLY.

Suis-moi, te dis-je ; je vais donner des ordres.

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène XV

PAULINE, *seule, avec chagrin*

Saint-Auban ! C'est son amour qui le ramène... J'ai le cœur serré.

Elle soupire.

La persécution de celui-ci, la jalousie qu'elle donne à Mélac, et surtout la nécessité de cacher sous un air libre un sentiment que je ne puis dompter... En vérité, mon état devient plus pénible de jour en jour.



MIRONDEIA
DELS ARTS

ACTE II



Scène première

MÉLAC FILS, *en habit de ville*, PAULINE

PAULINE, *avec une gaîté affectée.*

Pour quelqu'un qui a fait une aussi belle toilette, vous avez une terrible humeur.

MÉLAC FILS.

C'est votre gaîté qui me la donne, mademoiselle ; c'est ce retour précipité. Saint-Alban doit rester trois mois en tournée ; il en passe un ici ; et à peine est-il parti, qu'on le voit revenir.

PAULINE.

S'il a des affaires à Paris ?

MÉLAC FILS.

La Fleur dit qu'il n'y va pas. Un tel empressement ne regarde que vous, Mademoiselle.

PAULINE, *en riant.*

Depuis quand suis-je *Mademoiselle* ? les doux noms de frère et de sœur...

MÉLAC FILS, *avec feu.*

Saint-Alban vous aime : il est riche, en place, estimé ; je vois tout mon malheur. Il vous aime, il vous obtiendra, et j'en mourrai de

chagrin.

PAULINE, *gaîment.*

Dites-moi, je vous prie, où vous prenez toutes les folies qui vous échappent ?

MÉLAC FILS.

Écoutez, Pauline. Vous faites profession de sincérité ; assurez-moi qu'il ne vous a rien dit, et je serai calmé.

PAULINE.

Que voulez-vous qu'il m'ait dit ?

MÉLAC FILS.

Que vous êtes belle ; qu'il vous aime.

PAULINE.

C'est une phrase si commune ; et vous aussi, vous me l'avez dit : tous les jeunes gens reçus dans cette maison ne se donnent-ils pas les airs de tenir le même langage ?

MÉLAC FILS.

Aucun d'eux, sans doute, n'a pu vous voir avec indifférence ; mais s'ils vous connaissaient comme moi...

PAULINE.

Ils me verraient bien haïssable.

MÉLAC FILS.

Ils n'auraient plus besoin de vous trouver si belle, pour vous aimer éperdument. Revenons...

PAULINE.

Dans un homme comme Saint-Alban, ces propos que vous redoutez ne sont que des galanteries d'usage et sans conséquence ; de la part des autres, c'est pure étourderie... de la vôtre...

LES DEUX AMIS

MÉLAC FILS.

De la mienne ?

PAULINE, *gaîment.*

De la vôtre... Mais je voudrais bien savoir pourquoi vous vous donnez les airs de m'interroger ? Il faut avoir de grands titres pour user de pareils privilèges.

MÉLAC FILS.

Ah ! Pauline ! il arrive, et vous plaisantez !

PAULINE, *sérieusement.*

Brisons-là, je vous prie. Peut-être auriez-vous à vous plaindre de moi, si quelqu'autre avait lieu de s'en louer.

MÉLAC FILS, *avec feu.*

Ce Saint-Alban me fait trembler ; ôtez-moi cette inquiétude.

PAULINE.

Que vous êtes importun !

MÉLAC FILS.

Défendez-moi seulement d'en avoir.

PAULINE.

Oh ! quand il veut une chose !...

Étourdiment.

Si je vous le défends, m'obéirez-vous ?

MÉLAC FILS, *lui baisant les mains avec transport.*

Ma chère Pauline !

PAULINE, *s'échappant.*

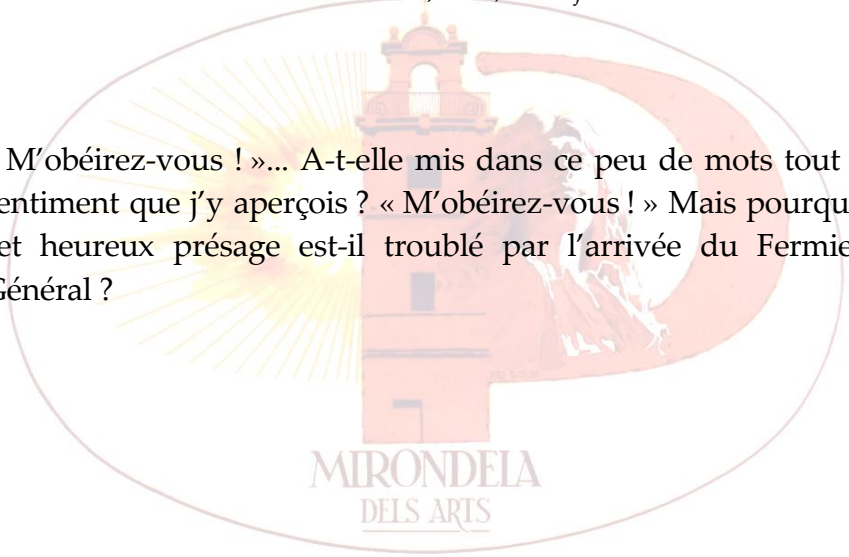
Toujours le même ! on ne peut dire un mot, sans être forcé de quereller ou de vous fuir.

Elle sort.

Scène II

MÉLAC FILS, *seul, avec joie*

« M'obéirez-vous ! »... A-t-elle mis dans ce peu de mots tout le sentiment que j'y aperçois ? « M'obéirez-vous ! » Mais pourquoi cet heureux présage est-il troublé par l'arrivée du Fermier-Général ?



Scène III

MÉLAC PÈRE, *en habit de campagne,*
entre en rêvant, un crayon et du papier à la main, MÉLAC FILS

MÉLAC FILS, *avec surprise.*

Ah ! mon père ! vous avez changé d'habit ?

MÉLAC PÈRE, *sans regarder, d'un ton sombre.*

Voyez si ma chaise est prête.

MÉLAC FILS.

Vous partez, mon père ?

MÉLAC PÈRE, *du même ton.*

Oui.

MÉLAC FILS.

Vous ne prenez pas votre carrosse ?

MÉLAC PÈRE.

Non.

MÉLAC FILS.

Vous n'allez donc pas à... ?

MÉLAC PÈRE.

Je vais à Paris.

BEAUMARCHAIS

MÉLAC FILS, *inquiet.*

Un voyage aussi subit...

MÉLAC PÈRE.

Il ne sera pas long.

MÉLAC FILS.

N'annoncerait-il aucun accident ?

MÉLAC PÈRE.

Affaires de compagnie.

MÉLAC FILS.

Ah !... Mais savez-vous qui l'on attend ici aujourd'hui.

MÉLAC PÈRE.

Qui que ce soit. Qu'on m'avertisse quand les chevaux seront venus.

MÉLAC FILS.

C'est que cela pourrait déranger...

MÉLAC PÈRE.

Rien, rien. Quelle heure est-il ?

MÉLAC FILS.

Il n'est pas midi.

MÉLAC PÈRE.

Avant deux heures je suis en route.

MÉLAC FILS.

Vous ne me donnez aucun ordre, mon père ?

MÉLAC PÈRE.

Laissez-moi seul un moment ; je ne puis vous écouter en celui-ci.

MÉLAC FILS, *en sortant.*

En poste... à Paris... Si promptement... Un air glacé !... Je ne comprends pas, moi...

Il se retire lentement en examinant son père.

Scène IV

MÉLAC PÈRE, *se promenant*

Entre une action criminelle et un acte de vertu, l'on n'est pas incertain... Mais avoir à choisir entre deux devoirs qui se contrarient et s'excluent... Si je laisse périr mon ami, pouvant le sauver, mon ingratitude... son malheur... mes reproches... sa douleur la mienne... Je sens tout cela... Mon cœur se déchire. Si je dispose un moment, en sa faveur, des fonds qu'on me laisse... Après tout ils ne courent aucun risque.

Il soupire.

Scrupules ! prudence ! je vous entends : vous m'éloignez du malheureux qui souffre, mais la compassion qui m'en rapproche est si puissante !... Voudrais-je être plus heureux, à condition de devenir dur, inhumain, ingrat ?... – C'en est fait ; où la raison est insuffisante, le sentiment doit triompher : s'il m'égare, au moins je serai seul à plaindre ; et mon ami sauvé, mon malheur ne me laissera pas sans consolation.

Scène V

MÉLAC PÈRE, DABINS *arrive avec un gros paquet de lettres de change dans une main, un papier dans l'autre*

MÉLAC PÈRE.

Le compte est-il juste, monsieur Dabins ? Dans le trouble où sous sommes, on se trompe aisément. Rappelons les articles, avant de nous séparer. Sept mille cinq cents louis en or que vous avez passés vous-même par le jardin.

DABINS.

Monsieur, le bordereau des sommes est en tête de ma reconnaissance.

Il la lui remet.

MÉLAC PÈRE *lit.*

« Je soussigné, caissier de monsieur Aurelly, ai reçu de monsieur de Mélac, receveur général des fermes, à Lyon, la somme de six cent mille livres... » Cela va bien ; disposez vos paiements sans éclat, comme si vos effets eussent été négociés à Paris : moi, j'attends ma chaise pour partir.

DABINS.

Et vous insistez sur ce qu'il ne sache pas ?...

LES DEUX AMIS

MÉLAC PÈRE.

Quelque soit son danger, je le connais ; la crainte de me nuire lui ferait tout refuser.

DABINS.

Ainsi vous le quittez de la reconnaissance.

MÉLAC PÈRE.

Exiger de la reconnaissance, c'est vendre ses services ; mais ce n'est pas ici le cas. Aurelly m'a souvent donné l'exemple de ce que je fais pour lui.

DABINS.

Oh ! Monsieur ! votre vertu s'exagère...

MÉLAC PÈRE.

Non, cher Dabins ; depuis trente ans que je lui dois mon état et mon bien-être, voici la seule occasion que j'aie eue de prendre ma revanche. Je quittais le service, où j'avais eu bientôt consumé le chétif patrimoine d'un cadet de ma province. Je revenais chez moi, blessé, réformé, ruiné, sans biens, ni ressources. Le hasard me fit rencontrer ici ce digne Aurelly, mon ami dès l'enfance. Avec quelle tendresse il m'offrit un asile ! Il sollicita, il obtint, à mon insu, la place que j'occupe encore ; il fit plus, il vainquit ma répugnance pour un état aussi éloigné de celui que j'avais embrassé. « Prenez, prenez, me dit-il ; et si vous craignez que l'état n'honore pas assez l'homme, ce sera l'homme qui honorera l'état. Plus l'abus d'un métier est facile, moins il faut l'être au choix des gens qui doivent l'exercer ; et qui sait, dans celui-ci, le bien qu'un homme vertueux peut faire ? tout le mal qu'il peut empêcher ? » Son zèle éloquent me gagna, il m'instruisit au travail, il me servit de père, ô mon cher Aurelly !

BEAUMARCHAIS

DABINS.

Vous m'avez interdit toute représentation.

MÉLAC PÈRE.

N'ajoutez pas un mot. Les cent mille francs que vous tenez en lettres de change, sont à moi ; puis- e en user mieux au gré de mon cœur ? À l'égard du reste, Saint-Alban est en tournée pour trois mois... Aurelly aura le temps nécessaire...

DABINS.

Mais, d'un moment à l'autre, il peut vous venir tel ordre...

MÉLAC PÈRE.

Je vous ai dit que je vais à Paris : j'y aurai bientôt recouvré les effets d'Aurelly ; j'en ferai de l'argent, si l'on m'en demande. Ce n'est ici qu'un bon office, comme vous voyez.

DABINS.

Monsieur, je vous admire.

MÉLAC PÈRE.

Allez ; mon ami, qu'il ne vous retrouve point avec moi.



MIRONDELA
DELS ARTS

LES DEUX AMIS



N'ajouter pas un mot. Les cent mille francs que vous tenez en lettres de change, sont a moi ; puis-je en user mieux au gré de mon cœur ?

Scène VI

MÉLAC PÈRE, *seul*

Il s'assied.

Ah ! respirons un moment. Cette nouvelle m'avait étouffé... Il riait, le malheureux homme, en regardant sa nièce. Chaque plaisanterie qui lui échappait me faisait frémir.

Il se lève.

Quand je pense qu'il était possible que cet argent m'eût été demandé ! au lieu de venir à son secours, il eût fallu lui annoncer... Ah ! Dieux !...

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène VII

DABINS, *accourant avec effroi*, MÉLAC PÈRE

Monsieur de Saint-Alban...

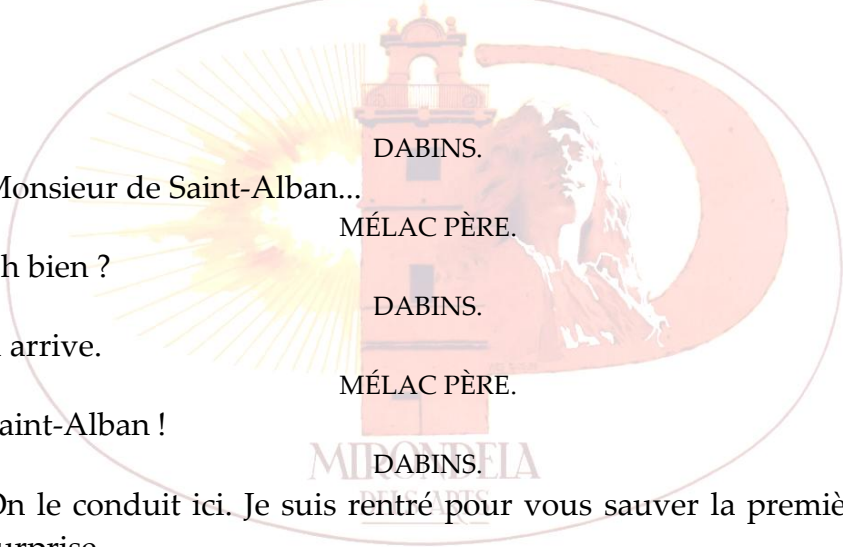
Eh bien ?

Il arrive.

Saint-Alban !

On le conduit ici. Je suis rentré pour vous sauver la première surprise.

Il s'enfuit.



Scène VIII

MÉLAC PÈRE, *seul*

Saint-Alban !... Que ne suis-je parti ? S'il allait me parler d'argent ! au pis aller, je lui dirais... Je pourrais lui dire que les receveurs particuliers n'ont pas encore... Un mensonge ?... Il vaudrait mieux cent fois... Mais je m'alarme, et peut-être il ne fait que passer.



MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène IX

AURELLY, SAINT-ALBAN, MÉLAC PÈRE,
MÉLAC FILS

SAINT-ALBAN.

Pardonnez à mon empressement, Messieurs, l'incivilité de me
montrer en habit de voyage.

MÉLAC FILS, *à part, avec humeur.*

Son empressement ! il n'en dit pas l'objet.

MÉLAC PÈRE, *à Saint-Alban.*

Vous voyez que j'y suis moi-même.

SAINT-ALBAN.

Partez-vous ?

MÉLAC PÈRE.

Avec bien du regret, Monsieur, puisque vous arrivez.

AURELLY.

Cette course est brusque.

MÉLAC PÈRE.

Elle est nécessaire.

AURELLY.

Si c'est, comme le dit ton fils, des affaires de compagnie...

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE, *embarrassé.*

De compagnie... relatives à la compagnie... Puis-je voir, sans déplaisir, passer ma survivance à quelqu'étranger ?

AURELLY, *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

SAINT-ALBAN.

Il m'est bien agréable d'arriver à temps pour vous arrêter.

AURELLY.

Est-ce que je l'aurais laissé partir !

À Mélac père.

Tu peux, renvoyer les chevaux de poste.

MÉLAC PÈRE.

Pour quelle raison ?

SAINT-ALBAN.

C'est que la place que vous allez solliciter, est accordée à monsieur votre fils.

MÉLAC FILS, *avec surprise.*

L'emploi de mon père ?

AURELLY *le contrefait plaisamment.*

Eh oui ! l'emploi de mon père.

MÉLAC FILS, *à part.*

Ah ! Pauline !

SAINT-ALBAN *remet un papier à Mélac père.*

En voici l'assurance. Quelque désir que j'aie eu de vous servir en cette affaire, je ne puis vous cacher que vous en devez toute la faveur aux sollicitations de monsieur Aurelly.

MÉLAC PÈRE.

Monsieur, son généreux caractère ne se dément point. Mais un autre avait, dit-on, obtenu cette grâce.

LES DEUX AMIS

AURELLY, *gaîment.*

C'était moi.

MÉLAC PÈRE.

Ce solliciteur dont le crédit ?...

AURELLY.

C'était moi.

MÉLAC FILS.

Cet homme qui avait pris les devants ?...

AURELLY.

C'était moi. Je m'en occupais depuis longtemps : ne m'a-t-il pas élevé une nièce charmante ?

MÉLAC FILS, *vivement.*

Oui, charmante.

SAINT-ALBAN.

Ah ! charmante, en effet.

Mélaç fils rougit de son transport. Saint-Alban le fixe avec curiosité.

AURELLY, *prenant les mains de Mélaç père.*

Ne m'a-t-il pas promis d'étendre ses soins jusqu'à mon fils, lorsqu'il sera en âge d'en profiter ? Il faut bien que j'établisse le sien, ah, ah, ah ; ah...

MÉLAC PÈRE, *à part.*

À quel ami je rends service !

MÉLAC FILS, *vivement à Aurelly.*

C'était donc cela qu'hier au soir... vous feigniez... Quelle surprise ! ah ! Monsieur !...

À part.

Je ne me sens pas de joie ; courons annoncer cette nouvelle à Pauline.

Il sort en courant.

Scène X

AURELLY, SAINT-ALBAN, MÉLAC PÈRE



MÉLAC PÈRE.

Eh bien !... l'étourdi, qui oublie de vous faire ses remerciements !

AURELLY.

Tu renvoies les chevaux ?

MÉLAC PÈRE.

Mon voyage est indispensable.

AURELLY.

Encore ?

SAINT-ALBAN, à *Aurelly*.

Si c'est pour ce que je présume, je suppléerai à sa course. Mais, avant que d'en parler, recevez mon compliment, Monsieur, sur la distinction flatteuse que vous venez d'obtenir. Le plus digne usage des lettres de noblesse est, sans doute, de décorer des citoyens aussi utiles que vous.

AURELLY.

Utiles. Voilà le mot. Qu'un homme soit philosophe, qu'il soit savant, qu'il soit sobre, économe, ou brave : eh bien !... tant mieux pour lui. Mais, qu'est-ce que je gagne à cela, moi ?

LES DEUX AMIS

L'utilité dont nos vertus et nos talents sont pour les autres, est la balance où je pèse leur mérite.

SAINT-ALBAN.

C'est à peu près sur ce pied que chacun les estime.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Comment faire maintenant pour partir ?

AURELLY.

Moi, par exemple, je me cite, parce qu'il en est question, je fais battre journellement deux cents métiers dans Lyon. Le triple de bras est nécessaire aux apprêts de mes soies. Mes plantations de muriers, et mes vers en occupent autant. Mes envois se détaillent chez tous les marchands du royaume, tout cela vit, tout cela gagne, et l'industrie portant le prix des matières au centuple, il n'y a pas une de ces créatures, à commencer par moi, qui ne rende gaîment à l'État un tribut proportionné au gain que son émulation lui procure.

SAINT-ALBAN.

Jamais il ne perdra cette belle chaleur.

AURELLY.

Et tout l'or que la guerre disperse, Messieurs, qui le fait rentrer à la paix ? Qui osera disputer, au commerce l'honneur de rendre à l'État épuisé, le nerf et les richesses qu'il n'a plus ? Tous les citoyens sentent l'importance de cette tâche : le négociant seul la remplit. Au moment où le guerrier se repose, le négociant a le bonheur d'être à son tour l'homme de la patrie.

SAINT-ALBAN.

Vous avez raison.

AURELLY.

Mais laissons cette conversation, Monsieur : qui vous ramène

BEAUMARCHAIS

sitôt en ville ?

SAINT-ALBAN.

Probablement le même objet qui faisait partir monsieur de Mélac. Ma compagnie me rappelle ; elle me charge... Vous permettez que nous traitions devant vous...

AURELLY.

Vous vous moquez. Pour peu que...

SAINT-ALBAN.

Il n'y a point de mystère. L'objet de ma mission est de rassembler tous les fonds de cette province épars dans les caisses de nos divers receveurs, et de les faire passer sur-le-champ à Paris.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Qu'entends-je ?

AURELLY.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment.

SAINT-ALBAN.

J'avais d'abord cru l'opération plus pénible : mais j'ai appris, dans ma tournée, que j'avais des grâces à rendre à l'exactitude de monsieur de Mélac : il m'a sauvé les trois quarts de l'ouvrage.

MÉLAC PÈRE, *interdit.*

Monsieur...

AURELLY.

Ah ! vous pouvez vous flatter, Messieurs, que vous n'avez pas beaucoup de receveurs de cette fidélité : il est exact et toujours prêt. Il ne fait pas travailler vos fonds, lui.

SAINT-ALBAN.

Nous estimons trop monsieur de Mélac pour lui faire un mérite d'une chose aussi simple. Commençons donc par envoyer cet

LES DEUX AMIS

argent si désiré. Alors, dégagé de tous soins, je pourrai jouir du plaisir de philosopher quelques jours avec vous.

Mélac père paraît plongé dans une profonde rêverie. Saint-Alban continue à Aurelly.

À propos, Monsieur, vous ne me dites rien de mademoiselle votre nièce, la plus aimable...

AURELLY.

Monsieur, il lui est arrivé un grand malheur.

SAINT-ALBAN.

Un malheur !

AURELLY.

Oui, Monsieur. Elle avait arrangé pour ce soir le plus beau, le plus brillant concert...

SAINT-ALBAN.

Qui peut avoir renversé ce charmant projet ?

AURELLY.

Faut-il le demander ? notre philosophe. Il nous a remontré qu'en ce temps de crise, mille honnêtes gens étaient peut-être au désespoir sur les paiements, et que ce ton de fête... Voyez son air consterné dès qu'on en parle.

MÉLAC PÈRE, revenant à lui.

Je... je rêvais aux diverses sommes qui m'ont été remises.

SAINT-ALBAN.

J'ai l'état ici. Environ cinq cent mille francs. Voulez-vous que nous passions dans votre cabinet ?

MÉLAC PÈRE, embarrassé.

Si vous vous reposiez quelques jours ?

AURELLY.

Eh mais tu pars !

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE, *plus troublé.*

Je différencierais...

SAINT-ALBAN.

Ah bon Dieu ! me reposer ! Il y a cinq nuits que je n'arrête point ; et ce n'est qu'après m'être bien assuré que tous les fonds de la province étaient en vos mains, que j'ai repris ma route pour cette ville.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Tout est perdu.

SAINT-ALBAN, *d'un ton dégagé.*

Je suis d'une paresse... l'ennemi juré du travail. J'ai toutes les peines du monde à m'arracher à l'inaction, pour m'occuper d'affaires ; mais aussi, quand je suis lancé, je ne m'arrête plus que tout ne soit terminé. Il est assez plaisant que cette impatience d'être oisif me tienne lieu du mérite contraire aux yeux de ma compagnie.

AURELLY.

Moi, je vous conseille de vous enfermer avant le dîner ; la diligence part cette nuit, vous pourrez y placer le caisson.

SAINT-ALBAN.

C'est bien dit.

AURELLY.

S'ils font les difficiles, ils ont un fort ballot à moi ; votre argent prendra sa place : il est plus pressé que mon envoi.

SAINT-ALBAN.

Rien de plus obligeant.

AURELLY.

Allons, allons, débarrassez-vous la tête.

LES DEUX AMIS

MÉLAC PÈRE, *outré, à Aurelly.*

Et vous... n'embarrassez pas la vôtre, mon officieux ami.

AURELLY.

Comment donc !

MÉLAC PÈRE, *déconcerté, à Saint-Alban.*

Monsieur, vous méprenez dans un moment... au dépourvu...

SAINT-ALBAN.

Que dites-vous, Monsieur ?

MÉLAC PÈRE.

Je dis...

À part.

Ah ! je sens la rougeur qui me surmonte... Il faut l'avouer ; ce que vous me demandez est impossible.

SAINT-ALBAN.

Impossible ! Et vous partiez ?

MÉLAC PÈRE.

Il est vrai.

SAINT-ALBAN.

Savez-vous, Monsieur, quels soupçons l'on pourrait prendre ?...

AURELLY, *vivement.*

Fi donc, monsieur de Saint-Alban !

SAINT-ALBAN, *à Aurelly.*

Je vous demande pardon ; mais l'air, le ton, les discours me paraissent si clairs. Ce voyage...

AURELLY.

N'y a-t-il pas mille raisons ?...

SAINT-ALBAN.

Un instant, je vous prie. – Avez-vous touché le montant de toutes les recettes, Monsieur de Mélac ?

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE, *accablé*.

Je ne puis le nier.

SAINT-ALBAN.

Pouvez-vous faire partir aujourd'hui tout l'argent que vous devez avoir ?

Méloc père ne répond rien.

Parlez, Monsieur ; car mes ordres sont tels que, sur votre réponse, il faut que je prenne un parti sur-le-champ.

Méloc père rêve, sa tête appuyée sur sa main.

AURELLY, *vivement*.

Vous ne répondez pas ?

MÉLAC PÈRE, *outré, à Aurelly*.

Cruel homme !

À Saint-Alban, d'un air accablé.

Je ne le puis, avant trois semaines au moins.

SAINT-ALBAN.

Trois semaines ! Il ne m'est pas permis d'accorder trois jours. L'argent est annoncé. – C'est avec regret, Monsieur

MÉLAC PÈRE.

Je ne saurais l'empêcher : mais jamais tant de douleurs à la fois n'ont assailli un honnête homme.

Il sort.

AURELLY, *criant*.

Vous sortez !

Scène XI

AURELLY, SAINT-ALBAN

SAINTE-ALBAN.

Y concevez-vous quelque chose ?

AURELLY.

Je crois que la tête lui a tourné.

SAINTE-ALBAN.

Vous sentez que je ne peux me dispenser...

AURELLY.

Ne prenez point encore de parti.

SAINTE-ALBAN.

Monsieur... quoi que vous puissiez dire...

AURELLY.

Ayez confiance en moi. Mélac n'est pas capable d'une action vile ni malhonnête.

SAINTE-ALBAN.

Songez donc qu'il partait. Je répondrais de l'évènement à ma compagnie.

AURELLY, *vivement.*

Monsieur... Vous allez perdre un honnête homme, son fils, son

BEAUMARCHAIS

état, son honneur, tout est abîmé, ruiné.

SAINT-ALBAN.

J'en suis au désespoir ; mais, n'étant que chargé d'ordres, il ne m'est pas permis de faire des grâces.

AURELLY.

N'a-t-il pas ses cautions ? Que voulez-vous de plus ? Je me fais garant de tout. Donnez-moi le temps d'éclaircir...

SAINT-ALBAN.

Un mot, à mon tour. Je ne dois pas prendre le change. Il ne s'agit plus de caution ici. C'est cinq cent mille francs qu'il faut, que j'ai annoncés, que la compagnie attend : avancerez-vous cette somme aujourd'hui ?

AURELLY.

À la veille du paiement ? Tout le crédit du plus riche banquier ne lui ferait pas trouver un sac dans Lyon.



MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène XII

AURELLY, PAULINE, SAINT-ALBAN

PAULINE, *inquiète.*

Qu'a donc monsieur de Mélac, mon oncle ? il sort d'avec vous dans un état affreux. J'ai voulu lui parler, il s'est enfermé brusquement sans me répondre.

AURELLY.

Eh ! mon enfant ! Il se trouve un vide de cinq cent mille francs dans sa caisse, on ne sait ni comment, ni pourquoi. Je veux m'éclaircir : monsieur de Saint-Alban refuse le temps nécessaire.

PAULINE, *effrayée.*

Ah ! Monsieur, si vous avez de l'estime pour nous...

SAINT-ALBAN, *tendrement.*

De l'estime !

AURELLY.

Seulement jusqu'à demain, que je puisse découvrir...

PAULINE.

Jusqu'à demain, Monsieur... Nous refuserez-vous cette grâce ?

SAINT-ALBAN.

Ah ! Mademoiselle, je donnerais ma vie pour vous obliger :

BEAUMARCHAIS

mais mon devoir a des droits sacrés que vous ne pouvez méconnaître, vous qui remplissez si bien tous les vôtres.

AURELLY.

Différer d'un jour, est-ce une faveur incompatible ?...

SAINT-ALBAN.

N'abusez point de votre ascendant : il ne convient à ma mission, ni à mon honneur que je vous écoute plus longtemps.

PAULINE, *outrée.*

Comme il vous plaira, Monsieur ; mais j'ai assez de confiance en l'honnêteté de monsieur de Mélac, pour croire qu'on se trompe à son égard, et qu'il n'aura besoin ni de l'appui de ses amis, ni des grâces de ses chefs.

SAINT-ALBAN.

Puissiez-vous dire vrai, Mademoiselle ! mais dans l'état où sont les choses, il n'est pas décent que j'accepte un logement dans cette maison. Pardon si je vous quitte.

AURELLY, *avec chaleur.*

Et moi, je ne vous quitte pas, en quelque endroit que vous alliez.

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène XIII

PAULINE seule, dans l'accablement

Qu'ai-je dit ! Un trouble affreux m'avait saisie... Je ne l'ai pas assez ménagé... Ma frayeur a-t-elle trahi mon secret ? Ô Mélac ! S'il avait lu dans mon cœur !... Quel mal j'aurais peut-être fait à ton père ! Il vient.



MIRONDELA
DELS ARTS

Scène XIV

PAULINE, MÉLAC FILS

MÉLAC FILS *entre d'un air transporté.*

Pauline, Pauline, il faut que ma joie éclate à vos yeux.

PAULINE.

Votre joie !

MÉLAC FILS.

Vous savez que rien ne m'intéresse, que ce qui peut nous rapprocher...

PAULINE.

Quel moment prenez-vous !... Et quel ton !...

MÉLAC FILS.

Dussiez-vous me traiter d'importun, d'audacieux, c'est celui d'un amant qui peut désormais vous offrir son cœur et sa main.

PAULINE.

L'un de nous est hors de sens.

MÉLAC FILS.

C'est moi ! C'est moi ! la joie qui me transporte...

PAULINE.

La joie !

LES DEUX AMIS

MÉLAC FILS.

Votre oncle ne sort-il pas d'ici ?

PAULINE.

Tout ce que j'entends est si contraire à ses discours...

MÉLAC FILS.

Il aura voulu vous inquiéter.

PAULINE.

M'inquiéter !... Comment ?... Pourquoi m'effrayer ?

MÉLAC FILS.

Ce n'est qu'un badinage obligeant.

PAULINE, *avec dépit.*

On n'en fait pas d'aussi cruel.

MÉLAC FILS.

Quelle charmante colère ! Elle me ravit : elle me touche plus que ma survivance même.

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MÉLAC FILS, *vivement.*

Ils n'ont rien dit !... La survivance, oui, je l'ai enfin ; Saint-Alban nous en a remis l'assurance ; votre oncle, qui le savait, ne nous l'a caché que pour jouir de notre surprise. Dans l'excès de ma joie, je les ai quittés pour vous en apporter la nouvelle ; et depuis un quart d'heure, je maudis les fâcheux qui m'arrêtent. Ah Pauline ! au lieu de partager cette joie...

PAULINE, *d'un ton étouffé.*

Vous n'avez rien appris de plus ?

MÉLAC FILS.

Non.

PAULINE.

Je ne puis me résoudre à lui percer l'âme.

BEAUMARCHAIS

MÉLAC FILS.

Vous pleurez, ma chère Pauline !

PAULINE.

Malheureux !... Vous veniez m'annoncer une nouvelle charmante, – il faut que je vous en apprenne une horrible.

MÉLAC FILS.

On veut nous séparer ?

PAULINE, *hésitant.*

Ah Mélac ! si ce qu'on dit est vrai... votre père...

MÉLAC FILS.

Mon père ?

PAULINE.

On soupçonne...

MÉLAC FILS.

Quoi ?

PAULINE.

Qu'il aurait détourné les fonds...

MÉLAC FILS.

L'argent de sa caisse ?

PAULINE.

Voilà ce qu'ils ont dit.

MÉLAC FILS.

Quelle horreur !

PAULINE.

Saint-Alban n'en a plus trouvé.

MÉLAC FILS.

C'est une imposture ; hier au soir j'y comptai cinq cent mille livres : mais il vous aime ; et, s'il cherche à nuire à mon père, croyez que c'est pour m'éloigner de vous.

LES DEUX AMIS

PAULINE.

Puissiez-vous n'avoir pas d'autre malheur à redouter ! Non, mon cher Mélac, vous n'aurez jamais de rivaux dans le cœur de Pauline.

MÉLAC FILS.

Vous m'aimez !

PAULINE.

Que cet aveu soutienne votre courage ! nous en aurons besoin. Saint-Alban est jaloux. Le sort de votre père me fait trembler.

MÉLAC FILS.

Lui faites-vous, Pauline, l'injure de le croire coupable ?

PAULINE.

Ah, ne voyez que mon effroi. Mais nous perdons un temps précieux. Courez à votre père, allez le consoler.

MÉLAC FILS.

Je vais l'enflammer de courroux contre un traître.

PAULINE.

S'il n'y avait que Saint-Alban qui l'accusât... mais mon oncle lui-même...

MÉLAC FILS.

Votre oncle !

PAULINE.

Il va revenir. Vous connaissez sa franchise, elle ne lui permet pas toujours de garder, avec les malheureux, les ménagements dont ils ont tant besoin...

MÉLAC FILS.

Vous me glacez le sang.

PAULINE.

Soyez présent aux explications ; que votre bon esprit en prévienne l'aigreur. Si votre père est embarrassé, mon oncle

BEAUMARCHAIS

est le seul dont on puisse espérer un prompt secours...

MÉLAC FILS, *troublé.*

Quoi ! votre oncle est persuadé...

PAULINE.

Craignez surtout de vous oublier avec lui : songez que notre sort en dépend.

Avec une grande effusion.

Mon cher Mélac... Dans le péril qui nous menace, ah !... vous m'aurez assez méritée, si vous réussissez à m'obtenir.

MÉLAC FILS.

Ô mélange inouï !... Non ! je ne puis comprendre... N'importe, vous serez obéie. – Je me contendrai. – Vous connaîtrez, Pauline, s'il est des ordres remplis comme ceux que l'amour exécute.

Il lui baise la main, et ils sortent.



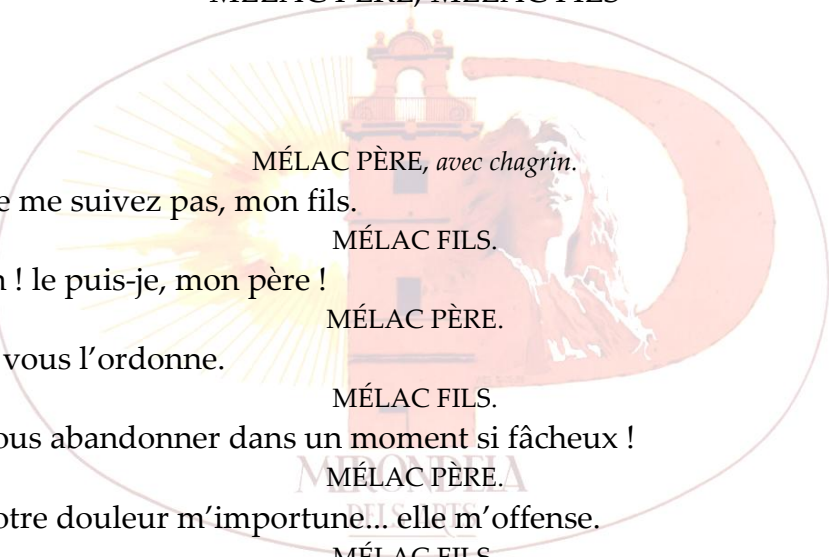
MIRONDELA
DELS ARTS

ACTE III



Scène première

MÉLAC PÈRE, MÉLAC FILS



MÉLAC PÈRE, *avec chagrin.*

Ne me suivez pas, mon fils.

MÉLAC FILS.

Eh ! le puis-je, mon père !

MÉLAC PÈRE.

Je vous l'ordonne.

MÉLAC FILS.

Vous abandonner dans un moment si fâcheux !

MÉLAC PÈRE.

Votre douleur m'importune... elle m'offense.

MÉLAC FILS.

Je connais trop mon père, pour soupçonner rien qui lui soit injurieux. Mais si votre bonté me laissait percevoir un mystère...

MÉLAC PÈRE.

Mon fils !

MÉLAC FILS.

Refuserez-vous de m'indiquer les moyens de vous servir ?
d'adoucir au moins vos peines ?

LES DEUX AMIS

MÉLAC PÈRE.

Il est des devoirs dont ton âge et ta vivacité t'empêcheraient de sentir toute l'obligation.

MÉLAC FILS.

Vous m'avez appris à respecter tous ceux qui sont sacrés pour vous. Ayez confiance aux principes de votre fils ; ce sont les vôtres.

MÉLAC PÈRE.

Mon ami, tu commences ta carrière quand je finis la mienne ; et l'on voit différemment. L'intérêt du passé touche peu les jeunes gens, ils sacrifient beaucoup à l'espérance. Mais quand la vieillesse vient nous rider le visage, et nous courber le corps ; dégoûtés du présent, effrayés sur l'avenir, que reste-t-il à l'homme ? L'unique plaisir d'être content du passé.

D'un ton plus ferme.

J'ai fait ce que j'ai dû ; je vous défends de me presser d'avantage.

MÉLAC FILS.

Les suites de cette journée me font mourir de frayeur.

MÉLAC PÈRE.

Saint-Alban est généreux, il ne se déterminera pas légèrement à perdre un homme dont il a pensé du bien jusqu'à ce jour.

MÉLAC FILS.

Ah mon père ! si c'est là l'espoir qui soutient votre courage, le mien m'abandonne entièrement. Saint-Alban est notre ennemi.

MÉLAC PÈRE.

Ne faisons point injure, mon fils, à celui qui n'écoute que la voix de son devoir.

MÉLAC FILS.

Il aime Pauline. Il n'est revenu que pour elle, il me croit son

BEAUMARCHAIS

rival. Jugez s'il nous hait, et si la jalousie ne lui fera pas pousser les choses...

MÉLAC PÈRE.

Elle pourrait l'indisposer ; mais quelle apparence que Saint-Alban ?...

MÉLAC FILS.

En me confiant ce secret, Pauline ne m'a pas caché combien elle s'alarme pour vous.

MÉLAC PÈRE.

D'où naîtrait sa jalousie ? – Nuire à ses desseins ! Nous ! Y a-t-il un seul instant de notre vie où nous ne missions pas tous nos soins à faire entrer Aurelly dans des vues aussi avantageuses pour sa nièce, s'il avait la folie de s'y refuser ? Courez donc le tirer d'erreur, mon fils. – Mais non : il convient que ce soit moi-même ; et ce soir...

Il fait un mouvement pour sortir.

MÉLAC FILS, *se mettant devant lui.*

Ah ! mon père, arrêtez... Elle m'aime, elle vient de me l'avouer. N'aurai-je donc reçu sa foi que pour la trahir à l'instant ?

MÉLAC PÈRE, *surpris.*

Reçu sa foi !

MÉLAC FILS.

Le premier usage que je ferais des droits qu'elle m'a donnés, serait de les transmettre à mon ennemi !

MÉLAC PÈRE, *s'échauffant.*

Des droits ? Quel discours ! Quel délire !

MÉLAC FILS.

La céder à Saint-Alban, me couvrirait de honte inutilement.

LES DEUX AMIS

MÉLAC PÈRE.

Mon fils...

MÉLAC FILS.

Pauline outragée me mépriserait sans ratifier cet indigne traité.

MÉLAC PÈRE, *en colère.*

Quoi donc, Monsieur ! Me croyez-vous déjà si méprisable ? Mon infortune a-t-elle éteint en vous le respect ? Vous ne m'écoutez plus...

MÉLAC FILS.

Ah mon père ! Ah Pauline !

MÉLAC PÈRE.

Vous seriez-vous flatté qu'elle se donnerait à vous malgré son oncle ? vous la connaissez mal. Aurelly n'a jamais eu de vues sur vous : j'en suis certain. Quels sont donc vos projets ?

MÉLAC FILS.

Je suis au désespoir.



MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène II

AURELLY, MÉLAC PÈRE, MÉLAC FILS

AURELLY *se met dans un fauteuil en s'essuyant le visage, et dit.*

Me voilà revenu.

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Vous quittez Saint-Alban, Monsieur ; n'avez-vous rien gagné sur cet homme impitoyable ?

AURELLY, *brusquement.*

Saint-Alban n'est point dur : c'est un homme juste. Chargé, par sa compagnie, d'ordres pressants, il trouve un vide immense dans la caisse où il venait puiser des ressources : il m'a objecté mes principes, je suis resté muet. Il allait faire saisir les papiers de monsieur...

MÉLAC FILS, *effrayé.*

Saisir les papiers !

AURELLY.

À peine ai-je obtenu de lui le temps de venir prendre quelque éclaircissement sur une aventure aussi incroyable.

MÉLAC PÈRE.

Il m'est affreux de vous affliger : mais je n'en puis donner aucun,

LES DEUX AMIS

mon ami.

AURELLY.

Je rougirais toute ma vie d'avoir été le vôtre, si vous étiez coupable d'une si basse infidélité.

MÉLAC PÈRE.

Rougissez-donc... car je le suis.

AURELLY, *s'échauffant.*

Vous l'êtes !

MÉLAC FILS.

Cela ne se peut pas.

AURELLY, *d'un ton plus doux.*

Avez-vous en l'imprudence d'obliger quelqu'un avec ces fonds ? Parlez. – Au moins vous avez une reconnaissance, un titre, une excuse qui permette à vos amis de s'employer pour vous.

MÉLAC PÈRE, *vivement.*

Je n'ai pas dit que j'eusse prêté l'argent.

AURELLY.

Vous l'aviez lundi.

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Hier encore, je l'ai vu, mon père.

AURELLY.

Cent mille francs à vous, destinés à l'établissement de votre fils, où sont-ils ?

MÉLAC PÈRE.

Toutes les pertes du monde me toucheraient moins que l'impossibilité de justifier ma conduite.

AURELLY.

Vous gardez le silence avec moi ?

MÉLAC FILS.

Mon père...

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE.

Plus vous êtes mon ami, moins je puis parler.

AURELLY.

Votre ami !... je ne le suis plus.

MÉLAC FILS.

Ah monsieur !

AURELLY.

« Si c'était moi ? » me disait-il ce matin. – Ainsi donc, en défendant les malhonnêtes gens, c'était ta cause que tu plaçais ?

MÉLAC PÈRE.

Je n'ai plaidé que celle des infortunés.

AURELLY.

Avec quel sang-froid !... Je mourrais de douleur, si rien de semblable...

MÉLAC PÈRE, *vivement.*

Ami, je n'en suis que trop certain.

AURELLY.

Et tu soutiens mes reproches !

MÉLAC PÈRE.

Plût au ciel que j'eusse pu les éviter !

AURELLY.

En fuyant honteusement.

MÉLAC PÈRE.

Moi fuir !

AURELLY.

Ne partiez-vous pas ? – Je ne parle point du tort que tu fais à tes garants : mais malheureux ! n'avez-vous donc attendu, pour vous déshonorer, que le temps nécessaire pour apprendre à n'en point rougir ?

LES DEUX AMIS

MÉLAC FILS, *pénétré.*

Ah Monsieur !

MÉLAC PÈRE, *avec dignité.*

N'avez-vous jamais été blâmé pour l'action même dont votre vertu se glorifiait ?

AURELLY, *s'échauffant.*

Invoquer la vertu lorsqu'on manque à l'honneur !

MÉLAC FILS, *d'un ton sombre.*

Monsieur...

MÉLAC PÈRE, *avec douceur.*

Aurelly, je puis beaucoup souffrir de vous.

AURELLY, *avec feu.*

Les voilà donc ces philosophes ! Ils font indifféremment le bien ou le mal, selon qu'il sert à leurs vues !...

MÉLAC FILS, *plus fort.*

Monsieur Aurelly !...

AURELLY.

Vantant à tous propos la vertu, dont ils se moquent ; et ne songeant qu'à leurs intérêts, dont ils ne parlent jamais !

MÉLAC FILS, *s'échauffant.*

Monsieur Aurelly !...

AURELLY, *plus vite.*

Comment un principe d'honnêteté les arrêterait-il, eux qui n'ont jamais fait le bien que pour tromper impunément les hommes !

MÉLAC PÈRE, *avec douleur.*

J'ai pu quelquefois me tromper moi-même...

AURELLY, *en fureur.*

Un honnête homme qui s'est trompé, ne rougit pas de mettre sa conduite au grand jour.

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE.

Il est des moments où, forcé de se taire, il doit se contenter du témoignage de son cœur.

AURELLY, *hors de lui.*

Le témoignage de son cœur ! L'intérêt personnel renverse ici toutes les idées.

MÉLAC PÈRE, *emporté par la chaleur d'Aurelly.*

Eh bien ! injuste ami...

À part.

Ah Dieux ! qu'allais-je faire !

AURELLY.

Tu voulais parler.

MÉLAC PÈRE, *avec chagrin.*

Je ne répondrai plus.

Il va s'asseoir.

AURELLY, *indigné.*

Va ! tu me fais bien du mal ; tu me rends à jamais soupçonneux, méfiant et dur. Toutes les fois que je verrai l'empreinte de la vertu sur le visage de quelqu'un, je me souviendrai de toi.

MÉLAC FILS, *en colère.*

Finissez, Monsieur.

AURELLY.

Je dirai : ce masque imposteur m'a séduit trop longtemps, et je fuirai cet homme.

MÉLAC FILS.

Finissez, vous dis-je. Quittez ce ton outrageant ! De quel droit osez-vous le prendre avec mon père ?

AURELLY.

Quel droit, jeune homme ? Celui que toute âme honnête a sur un coupable.

LES DEUX AMIS

MÉLAC FILS.

L'est-il à votre égard ?

AURELLY.

Oui, puisqu'il se manque à lui-même.

MÉLAC FILS, *outré.*

Arrêtez, ou je ne garde plus de mesure avec vous...

MÉLAC PÈRE, *se levant.*

Quel emportement, mon fils ! il a raison, et si j'avais à rougir de ma conduite, les reproches de cet honnête homme... Laissez-nous.



Scène III

AURELLY, PAULINE, MÉLAC FILS,
MÉLAC PÈRE

PAULINE.

Un instant a détruit le bonheur et la paix de notre maison ! –
Ah mon oncle !

AURELLY.

Tu me vois entre la conduite du père qui m'indigne, et la
présomption du fils qui me menace.

PAULINE.

Lui !... vous, Mélac !

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Il outrage mon père sans ménagement. J'ai longtemps souffert...

PAULINE, *bas.*

Imprudent !

MÉLAC FILS.

Pauline !

MÉLAC PÈRE, *à son fils.*

Sortez ; je vous l'ordonne.

LES DEUX AMIS

MÉLAC FILS, *furieux.*

Oui, je sors.

À part.

Mais l'odieux instigateur de tant de cruauté...

PAULINE, *avec effroi.*

Il va se perdre.

MÉLAC PÈRE *saisit le bras de son fils.*

Qu'avez-vous dit ?

MÉLAC FILS, *hors de lui.*

J'ai dit...

Il se retient pour cacher son projet.

que je ne vis jamais tant de cruauté.

Il sort.



Scène IV

AURELLY, PAULINE, MÉLAC PÈRE

PAULINE, *le regardant aller avec effroi.*

Ciel ! détournez les malheurs qui nous menacent aujourd'hui.

AURELLY.

Il s'obstine au silence ; et je ne puis rien découvrir.

PAULINE, *à Mélac père.*

Ah mon bon ami ! Pourquoi craignez vous de déposer votre secret dans le sein de mon oncle ? Il vous aime de si bonne foi !

AURELLY, *indigné.*

Moi ! je l'aime ?

PAULINE, *avec ardeur.*

Oui, vous l'aimez : ne vous en défendez pas.

AURELLY, *douloureusement.*

Eh bien ! oui, je l'aime, et c'est ma honte ; mais je ne l'estime plus ; voilà mon malheur. Il m'est affreux de renoncer à l'opinion que j'avais de lui. La perte entière de ma fortune m'eût été moins sensible.

MÉLAC PÈRE, *attendri.*

Aurelly, attends quelques jours avant de juger ton ami. Ta

LES DEUX AMIS

généreuse colère me pénètre de respect. Crois que, sans les plus fortes raisons...

AURELLY.

En est-il contre mes instances ? Parle, malheureux. Coupable ou non, si je puis te servir...

PAULINE.

Voyez la douleur où vous nous plongez.

MÉLAC PÈRE, *pénétré.*

Mes chers amis, l'honneur me défend de parler. Je ne suis pas encore coupable ; je le deviendrais, si je restais ici plus longtemps. La moindre indiscretion... Ce moment difficile ne peut-il être justifié par ma constante amitié pour vous ? Croyez que, pour se plaire avec d'aussi honnêtes gens, il faut l'être soi-même.

Il sort.



MIRONDELA
DELS ARTS

Scène V

AURELLY, PAULINE



PAULINE.

Je sens qu'il dit vrai.

AURELLY, *encore échauffé.*

Quel argument ! Et les fripons aussi se plaisent avec les honnêtes gens ; car ils trouvent leur compte dans la bonne-foi de ceux-ci.

Plus doux.

Cependant, il faut l'avouer, il m'a remué jusqu'au fond de l'âme.

PAULINE.

Non, il n'est pas coupable. – Il aura rendu quelque grand service, dont tout le mérite, à ses yeux, est peut-être de rester ignoré.

AURELLY.

Mais manquer de fidélité !...

PAULINE.

Avec un homme du caractère de monsieur de Mélac, je suis tentée de respecter tout ce que je ne puis comprendre.

AURELLY.

Quelqu'usage qu'il ait fait de ces fonds, il est inexcusable... Et

LES DEUX AMIS

partir !

PAULINE.

Une voix intérieure me dit que ce crime apparent est peut-être, en lui, le dernier effort d'une vertu sublime.

D'un ton moins assuré.

Et son malheureux fils, mon oncle, ne vous fait-il pas compassion ? À quelle extrémité l'amour de son père vient de le porter contre vous, qu'il chérit si parfaitement !

AURELLY.

Il est vif, mais son cœur est honnête. Eh ma Pauline ! ce que je regrette le plus, est de n'avoir pu fonder sur lui le bonheur de mes vieux jours.

PAULINE, *à part.*

Qu'entends-je !

Haut.

Ah ! Monsieur ! n'abandonnez pas votre ami : soyez sûr qu'il justifiera ce que vous aurez fait pour lui.

AURELLY.

Ta faiblesse diminue la honte que j'avais de la mienne. Tu me presses de le servir... apprends que je l'ai tenté. J'ai offert ma garantie à Saint-Alban.

PAULINE.

Il la refuse ?

AURELLY.

Il m'a montré des ordres si formels !... Il ne peut différer d'envoyer la somme annoncée.

PAULINE, *d'un ton insinuant.*

N'y a-t-il donc aucun moyen de la faire cette somme ?

BEAUMARCHAIS

AURELLY.

Cinq cent mille francs ! À la veille du paiement ! Crois, mon enfant, que, sans les fonds que Dabins reçoit de Paris en ce moment, j'eusse été moi-même fort embarrassé.

PAULINE.

Vous m'avez dit si souvent que vous aviez beaucoup de ces effets que l'on pouvait fondre au besoin.

AURELLY.

Il est vrai qu'il m'en reste à Paris pour cinq cent mille francs, chez mon ami Préfort.

PAULINE.

Chez monsieur de Préfort... Et ne sont-ils pas bons ?

AURELLY.

Excellents, pareils à ceux dont il me fait passer la valeur aujourd'hui. Mais tout ne m'appartient pas : il y a cent mille écus auxquels je ne puis toucher. C'est un dépôt... sacré.

PAULINE.

Votre fortune est plus que suffisante pour assurer cette somme à son propriétaire.

AURELLY, *avec chaleur.*

Voulez-vous que je me rende coupable de l'abus de confiance que je reproche à ce malheureux ? La seule chose peut-être sur laquelle il ne puisse y avoir de composition, c'est un dépôt. De l'argent prêté, on l'a reçu pour s'en servir ; mille raisons peuvent en faire excuser le mauvais emploi ; mais un dépôt... Il faut mourir auprès.

PAULINE.

Si l'on parlait à celui, de qui vous le tenez ?

LES DEUX AMIS

AURELLY.

Apprends qu'il n'en a ramassé les fonds que pour acquitter une dette... immense. Il les destine à réparer, s'il peut, des torts !... Mais tu m'accuserais de dureté... Tu veux le voir ; parle-lui, j'y consens ; il est prêt à t'entendre ; et cet homme... c'est moi.

PAULINE, *avec joie.*

Ah ! je respire. Nos amis seront sauvés.

AURELLY.

Avant que d'être généreux, Pauline, il faut être juste.

PAULINE.

Qui oserait vous taxer de ne pas l'être ?

AURELLY.

Toi-même, à qui je vais enfin confier le secret de cet argent. Écoute, et juge-moi... Je fus jeune et sensible autrefois. La fille d'un gentilhomme (peu riche à la vérité), m'avait permis de l'obtenir de ses parents. Ma demande fut rejetée avec dédain. Dans le désespoir où ce refus nous mit, nous n'écoutâmes que la passion. Un mariage secret nous unit. Mais la famille hautaine, loin de le confirmer, renferma cette malheureuse victime, et l'accabla de tant de mauvais traitements, qu'elle perdit la vie, en la donnant à une fille... que les cruels déroberent à tous les yeux.

PAULINE.

Cela est bien inhumain !

AURELLY.

Je la crus morte avec sa mère : je les pleurai longtemps. Enfin j'épousai la nièce du vieux Chardin, celui qui m'a laissé cette maison de commerce. Mais le hasard me fit découvrir que ma fille était vivante. Je me donnai des soins. Je la retirai secrètement ; et, depuis la mort de ma femme, j'ai pris tous les

BEAUMARCHAIS

ans, sur ma dépense, une somme propre à lui faire un sort indépendant du bien de mon fils. Voilà quelle est la malheureuse propriétaire de ces cent mille écus : crois-tu, mon enfant, qu'il y ait un dépôt plus sacré ?

PAULINE.

Non... il n'en est pas.

AURELLY.

Puis-je toucher à cet argent ?

PAULINE.

Vous ne le pouvez pas. Pauvre Mélac ! Mais vous êtes attendri ; je le suis moi-même. Pourquoi donc cette infortunée m'est-elle inconnue ? Pourquoi me faites-vous jouir d'un bien-être et d'un état qui lui sont refusés ?

AURELLY.

Tu connais le préjugé. Ma nièce est honorablement chez moi ; ma fille ne pouvait y demeurer sans scandale ; et celui qui a manqué à ses mœurs, n'en est pas moins tenu de respecter celles des autres.

PAULINE, *avec chaleur.*

Je brûle de m'acquitter envers elle, de tout ce que je vous dois ; allons la trouver. Faisons-lui part de nos peines. Elle est votre fille ; peut-elle n'être pas compatissante et généreuse ?

AURELLY.

Que dis-tu, Pauline ? Tout son bien ! le seul dédommagement de son infortune, tu veux le lui arracher !

PAULINE.

Nous aurons fait notre devoir envers nos amis.

AURELLY.

Elle se doit la préférence.

LES DEUX AMIS

PAULINE.

Elle peut nous l'accorder.

AURELLY.

Mettez-vous en sa place... Une telle proposition...

PAULINE.

Ah ! comme j'y répondrais !

AURELLY.

Si elle nous refuse ?

PAULINE.

Nous ne l'en aimerons pas moins ; mais n'ayons aucun reproche à nous faire.

AURELLY.

Tu l'exiges ?

PAULINE, *vivement.*

Mille, mille raisons me font un devoir de la connaître.

AURELLY, *d'une voix étouffée.*

Ah ma Pauline !

PAULINE.

Qu'avez-vous ?

AURELLY.

Ta sensibilité m'ouvre l'âme ; et mon secret...

PAULINE.

Ne regrettez pas de me l'avoir confié.

AURELLY.

Mon secret... s'échappe avec mes larmes.

PAULINE

Mon oncle...

AURELLY.

Ton oncle !

BEAUMARCHAIS

PAULINE.

Quels soupçons !

AURELLY.

Tu vas me haïr.

PAULINE.

Parlez.

AURELLY.

Ô précieux enfant !

PAULINE.

Achevez.

AURELLY *lui tend les bras.*

Tu es cette fille chérie.

PAULINE *s'y jette à corps perdu.*

Mon père !

AURELLY *la soutient.*

Ma fille ! ma fille ! la première fois que je me permets ce nom, faut-il le prononcer si douloureusement ?

PAULINE *veut se mettre à genoux.*

Ah mon père !

AURELLY *la retient.*

Mon enfant... console-moi : dis-moi que tu me pardonnes le malheur de ta naissance ; combien de fois j'ai gémi de t'avoir fait un sort si cruel !

PAULINE, *avec un grand trouble.*

N'empoisonnez pas la joie que j'ai d'embrasser un père si digne de toute mon affection.

AURELLY.

Eh bien ! ma Pauline ! ma chère Pauline ! (Car ta mère que j'ai tant aimée, se nommait ainsi.) Ordonne. Exige. Tu m'as arraché mon secret : mais pouvais-je disposer de ton bien sans ton aveu ?

LES DEUX AMIS

PAULINE.

C'est le vôtre, mon père. Ah s'il m'appartenait !...

AURELLY.

Il est à toi : plus des deux tiers est le fruit de l'économie avec laquelle tu gouvernes cette maison. Prescris-moi seulement la conduite que tu veux que je tienne aujourd'hui.

PAULINE, *vivement.*

Peut-elle être douteuse ! Mon père, allez, prenez ce bien ; offrez ces effets à Saint-Alban, qu'ils servent à le désarmer, à sauver nos amis.

AURELLY.

Que te restera-t-il ?

PAULINE.

Vos bontés.

AURELLY.

Je puis mourir.

PAULINE.

Cruel que vous êtes !

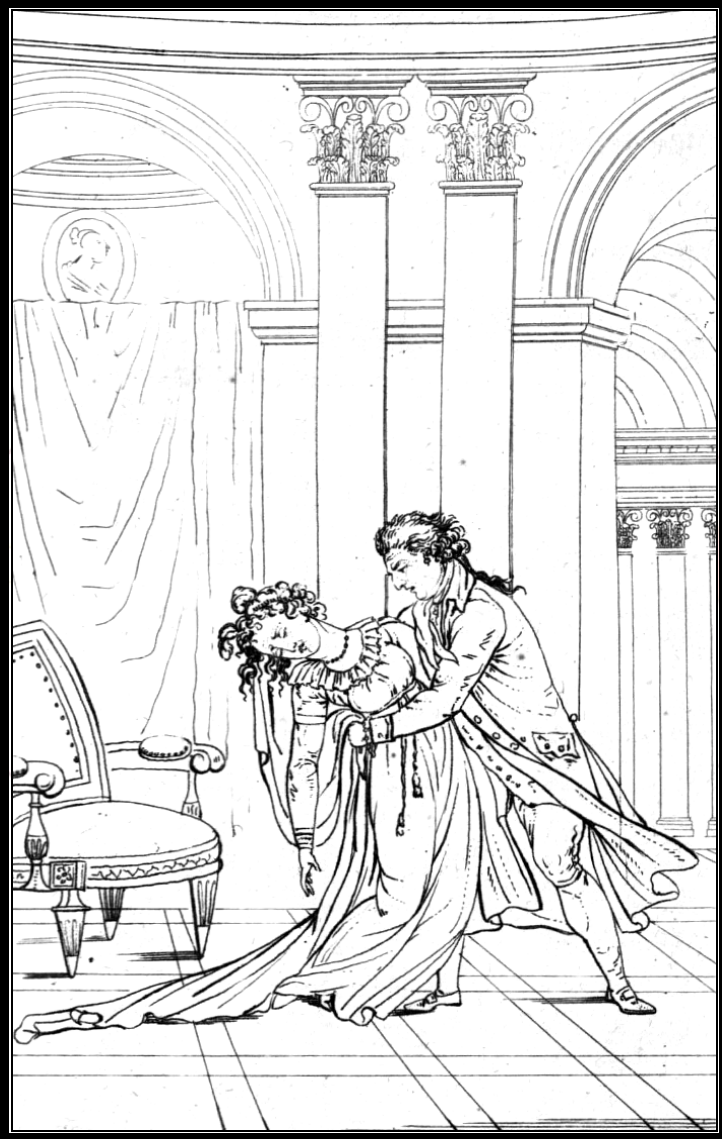
AURELLY *la serre contre son sein.*

Mon cœur est plein : le tien l'est aussi. Retire-toi. Il faut que je me remette un moment du trouble où cette conversation m'a jeté.

PAULINE, *avec un sentiment profond.*

Ah Mélac !... Que je suis heureuse !...

Elle sort.



Ma Fille !... ma Fille ! la première fois que je me permets
le nom faut il le prononcer si douloureusement !...

Scène VI

AURELLY, *seul*

Je suis tout ému. Quel prix la reconnaissance de cet enfant met aux soins qu'il s'est donnés pour son éducation !... Allons donc. Il faut le tirer de ce mauvais pas, toute misérable qu'est sa conduite. Ce qu'il ne mérite plus, je me le dois... pour l'honneur d'une amitié de cinquante ans... pour son fils, qui est un bon sujet... Le plus pressé maintenant, c'est de voir le fermier-général.

Il soupire.

Non, je ne regrette pas l'argent ; mais c'est, qu'au fond du cœur, je ne fais plus le moindre cas de cet homme-là.

ACTE IV



Scène première

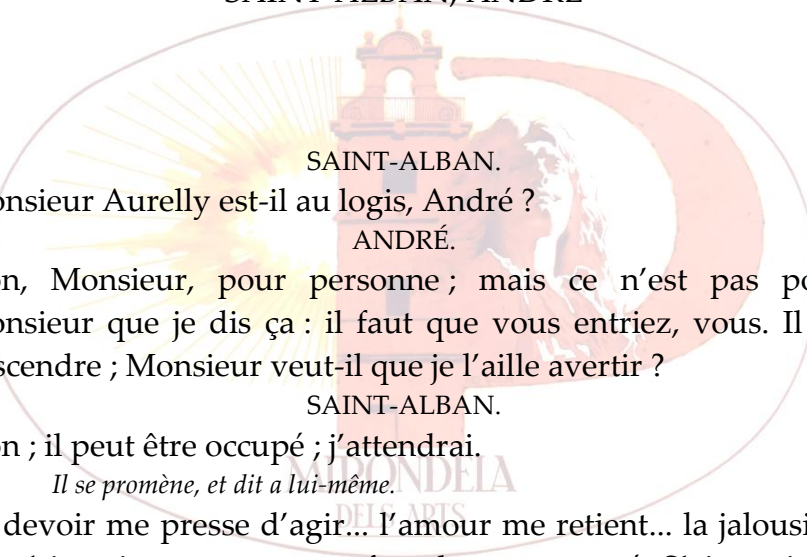
ANDRÉ, *seul*

« Imbécile ! Benêt ! Fais par-ci, va-t'en là. Qu'on ferme ma porte pour tout le monde. Laisse entrer M. Saint-Alban ». Mille ordres à la fois ! Comme si on était un sorcier pour retenir tout ça ! Parce qu'ils sont en querelle, il faut qu'un pauvre domestique... Euh ! que je voudrais bien ! Je voudrais que chacun ne fût pas plus égaux l'un que l'autre. Les maîtres seraient bien attrapés ! Oui ! et mes gages, qui est-ce qui me les paierait ?

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène II

SAINT-ALBAN, ANDRÉ



SAINT-ALBAN.

Monsieur Aurelly est-il au logis, André ?

ANDRÉ.

Non, Monsieur, pour personne ; mais ce n'est pas pour Monsieur que je dis ça : il faut que vous entriez, vous. Il va descendre ; Monsieur veut-il que je l'aille avertir ?

SAINT-ALBAN.

Non ; il peut être occupé ; j'attendrai.

Il se promène, et dit à lui-même.

Le devoir me presse d'agir... l'amour me retient... la jalousie...

Non ! jamais mon cœur ne fut plus tourmenté. S'aimeraient-ils ? La douleur qu'elle a laissé voir ce matin était trop vive !...

André ?

ANDRÉ.

Monsieur m'appelle ?

SAINT-ALBAN, à part.

Ce garçon est naïf ; faisons-le jaser.

Haut, en s'asseyant.

LES DEUX AMIS

Mon cher André ?

ANDRÉ.

Monsieur est plus bon que je ne mérite.

SAINT-ALBAN.

Où est ta jeune maîtresse ?

ANDRÉ.

Ah Monsieur ! On était si gai les autres voyages, quand vous arriviez ! ce n'est pas par intérêt que je le dis : mais de ce que vous ne logez plus ici, ça fait une peine à tout le monde... Mameselle pleure, pleure, pleure ! et notre maître !... On a servi le dîner : M. de Mélac, son fils, personne ne s'est mis à table ; ni monsieur, non plus... ni mameselle non plus.

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

Ni mademoiselle non plus ! pleurer ! ne rien prendre ! il y a plus que de l'amitié ; la reconnaissance ne va pas si loin.

ANDRÉ.

Moi, je suis si triste, qu'en vérité, hors mes repas, tout est resté à faire aujourd'hui.

SAINT-ALBAN.

Mais, dis-moi, André ; est-ce qu'on ne parle pas quelquefois de la marier ?

ANDRÉ.

Oh ! que oui, très souvent bien des gens de Lyon l'ont demandée ; mais bernique, pas pour un diantre, notre maître s'y entête.

SAINT-ALBAN.

Et ces refus paraissent-ils la contrarier ? l'affliger ?

ANDRÉ.

Elle ? ah ! vous la connaissez bien ! un mari ? elle s'en soucie...

BEAUMARCHAIS

comme moi ; pourvu qu'elle soit obligeante à ravir, qu'elle veille sur toute la maison, qu'elle épargne le bien de son oncle, et qu'elle donne tout son chétif avoir aux pauvres gens, elle est gaie comme pinçon.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Quel éloge ! dans une bouche maladroite ! Il m'enflamme.

Il tire sa bourse.

Tiens, ami, prends ceci, et dis-moi encore...

ANDRÉ.

Un louis ! Oh ! mais... si ce que monsieur voudrait savoir était un mal !

SAINT-ALBAN.

Non ; c'est ton honnêteté que je récompense. Nous raisonnons... Entre tous les gens qui ont des vues sur la demoiselle, j'aurais pensé que le jeune Mélac...

ANDRÉ.

Eh bien ! monsieur me croira s'il voudra ; mais cette idée-là m'est aussi venue plus de cent fois pour eux. Pas vrai que ça ferait un bien gentil ménage ?

SAINT-ALBAN, *avec chagrin.*

Elle, et lui ?

ANDRÉ.

Ah ! c'est qu'elle est si joliment tournée à son humeur ! et c'est qu'il l'aime ! il l'aime !

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

Il l'aime ! Pourquoi m'en troubler ? J'ai dû m'y attendre. Qui ne l'aimerait pas ?

ANDRÉ.

Il n'y a que ceux qui ne l'ont jamais vue.

LES DEUX AMIS

SAINT-ALBAN.

Et crois-tu que ta jeune maîtresse lui accorde du retour ?

ANDRÉ, *cherchant à comprendre.*

Du retour ?

SAINT-ALBAN.

Oui.

ANDRÉ, *riant naïvement.*

Ah ! ah ! ah ! je vois bien à-peu-près ce que monsieur veut dire.
– Mais tenez, il ne faut pas mentir ; en conscience, tout ce que je sais, c'est que je sais bien que je n'en sais rien.

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

S'il en était préféré ! dans l'intimité où vivent leurs parents, aurait-on manqué de les unir ?

ANDRÉ.

Ils ne sont pas désunis pour ça. Quoiqu'elle le gronde toujours, il ne saurait être une heure sans venir faire le patelin autour d'elle ; et quand il peut attraper quelque morale, il s'en va content !...

SAINT-ALBAN.

C'est assez, ami.

À lui-même.

Sans doute ils attendaient cette survivance pour conclure... et moi je l'apporte ! Je forge l'obstacle que je redoute ! ah ! ma jalousie s'en irrite... Qu'on est prêt d'être injuste quand on est amoureux !

ANDRÉ, *à part.*

Il faut que ces grands génies aient bien de l'esprit, de pouvoir penser comme ça tout seuls à quelque chose. J'ai beau faire, moi ; dès que je veux songer à penser, je m'embrouille, et l'envie de dormir me prend tout de suite.

Il sort, en voyant entrer son maître.

Scène III

SAINT-ALBAN, AURELLY



AURELLY.

Ah ! Monsieur, pardon ; vous m'avez prévenu, j'allais passer chez vous.

SAINT-ALBAN.

Je viens vous dire qu'il m'est impossible de différer plus longtemps. Cette journée presque entière, accordée à vos instances, n'a mis aucun changement dans nos affaires.

AURELLY.

Elle en a mis beaucoup.

SAINT-ALBAN.

A-t-on trouvé les fonds ?

AURELLY.

J'en fais bon pour Mélac.

SAINT-ALBAN.

Vous payez les cinq cent mille francs ?

AURELLY.

Cent mille écus que j'emprunte, le reste à moi ; le tout en un mandat sur mon correspondant de Paris, payable à votre

LES DEUX AMIS

arrivée.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Le mariage est certain, on ne fait pas de tels sacrifices...

Haut.

J'admire votre générosité. Je recevrai la somme que vous offrez ; mais... je ne puis me dispenser de rendre compte...

AURELLY.

Quelle nécessité ?

SAINT-ALBAN.

Ce que vous faites pour Mélac, ne le lave pas de l'abus de confiance dont il s'est rendu coupable.

AURELLY.

Lorsqu'on ne vous fait rien perdre ?

SAINT-ALBAN.

La même chose peut arriver encore, et vous ne serez pas toujours d'humeur...

AURELLY.

En ce cas, Monsieur... je reprends ma parole : c'est son honneur seul qui me touche ; et, si je ne le sauve pas en acquittant sa dette, il est inutile que je me dépouille gratuitement.

SAINT-ALBAN.

Vous désapprouvez ma conduite ?

AURELLY.

Je n'entends rien à votre politique. Que Mélac soit coupable de mauvaise foi, ou seulement d'imprudence, en rejetant mes conditions, vous risquez...

SAINT-ALBAN.

Je ne les rejete pas ; mais il faut m'expliquer.

AURELLY.

J'écoute.

BEAUMARCHAIS

SAINT-ALBAN.

Vous voulez sa grâce entière ?

AURELLY.

Sans restriction.

SAINT-ALBAN.

J'irai, pour vous obliger, jusqu'au dernier terme de mon pouvoir.

AURELLY.

Quelle étendue y donnez-vous ?

SAINT-ALBAN.

Celle que vous y donneriez vous-même. Vous n'exigez pas que je sauve sa réputation aux dépens de mon honneur ?

AURELLY.

Il y aurait encore plus d'absurdité que d'injustice à le proposer.

SAINT-ALBAN.

Les intérêts de la compagnie à couvert par vos offres, on peut faire grâce à votre homme de l'opprobre qu'il a mérité ; mais je deviendrais coupable, si je lui confiais plus longtemps une recette...

AURELLY.

Vous lui ôtez sa place !

SAINT-ALBAN,

La lui laisseriez-vous ?

AURELLY.

Ah ! Monsieur, je vous prie...

SAINT-ALBAN.

Faites un pas de plus.

AURELLY.

Comment ?

LES DEUX AMIS

SAINT-ALBAN.

Vous avez de l'honneur : osez me le conseiller.

Aurelly baisse la tête sans répondre.

J'espère que vous distinguerez ce que je puis accorder, et ce que le devoir m'interdit ; j'accepte l'argent ; je me tairai : mais j'exige qu'il se défasse, à l'instant, de son emploi, sous le prétexte qu'il voudra.

AURELLY.

J'avoue qu'il n'est pas digne de le garder ; mais son fils ? cette survivance ? tant de démarches pour l'obtenir ?...

SAINT-ALBAN.

Son fils ! qui nous en répondrait ?

AURELLY.

Moi.

SAINT-ALBAN.

C'est beaucoup faire pour eux.

AURELLY.

J'ai vingt moyens de m'assurer de lui.

SAINT-ALBAN, *rêvant.*

J'avoue que... je... je n'ai point d'objection personnelle contre le jeune homme ; et, dans le dessein où je suis de vous demander une grâce pour moi-même...

AURELLY.

Je pourrais vous obliger ?

SAINT-ALBAN.

Sur un point de la plus haute importance.

AURELLY, *vivement.*

Tenez-moi pour déshonoré, si je vous refuse.

SAINT-ALBAN.

Puisque vous m'encouragez, je vais parler. Vous connaissez

BEAUMARCHAIS

ma fortune, mes mœurs ; vous avez une nièce adorable ; elle m'a charmé ; je l'aime, et je vous demande sa main, comme la plus précieuse faveur...

AURELLY, *stupéfait.*

Vous me demandez... ma Pauline.

SAINT-ALBAN.

Auriez-vous pris des engagements ?

AURELLY, *embarrassé.*

En vérité, ce n'est pas cela ; mais si vous la connaissiez mieux...

SAINT-ALBAN.

Je l'ai plus étudiée que vous ne pensez.

AURELLY.

Cette enfant n'a pas de fortune.

SAINT-ALBAN.

Sur un mérite comme le sien, c'est une différence imperceptible.

AURELLY, *à part.*

Comment sortir de ce nouvel embarras !

SAINT-ALBAN.

Vous m'avez flatté que je ne serais point rejeté.

AURELLY.

Monsieur !... vous n'êtes pas fait pour l'être...

SAINT-ALBAN.

Et cependant...

AURELLY, *embarrassé.*

Soyez certain qu'elle est trop honorée de votre recherche ; et que l'obstacle ne viendra pas de ma part. Mais...

SAINT-ALBAN.

Vous me la refusez ?

AURELLY.

Croyez que... Avant de vous répondre, il faut que je prévienne

LES DEUX AMIS

ma nièce.

SAINT-ALBAN.

Souvenez-vous, Monsieur, que vous n'avez point d'engagement.

AURELLY.

Et l'affaire de Mélac ?

SAINT-ALBAN.

Ce soir, nous en terminerons deux à la fois.



Scène IV

AURELLY, *seul*

Il sort mécontent. Qu'est-ce que ce monde, et comme on est ballotté !... Le père et le fils sont perdus, s'il se croit refusé... Et comment oser l'accepter ?... L'argent ! l'argent les sauvera-t-il encore ? N'importe, ôtons-lui ce prétexte de leur nuire... et demandez-moi pourquoi tout ce désordre ? Parce qu'un misérable homme, qu'il ne faudrait jamais regarder, si l'on faisait son devoir, oublie le sien, et pour un vil intérêt...

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène V

AURELLY, DABINS

AURELLY continue.

D'où sortez-vous donc, Dabins ? Voilà quatre fois que j'entre au bureau pour vous parler.



Scène VI

MÉLAC PÈRE, DABINS, AURELLY

AURELLY, *apercevant M. de Mélac.*

Ah ! voici l'autre. Il vaut mieux s'en aller que de se mettre en colère.



Scène VII

DABINS, MÉLAC PÈRE

MÉLAC PÈRE, *le regardant aller.*

Ô respectable ami !

À Dabins.

Qu'avez-vous à m'annoncer de si pressé, monsieur Dabins ?

DABINS.

Monsieur. C'est avec douleur que je le dis : il n'est plus temps de se taire, il faut tout déclarer.

MÉLAC PÈRE, *échauffé.*

Qu'est-ce à dire ? tout déclarer !

DABINS.

L'affaire est sur le point d'éclater : les apparences vous accusent.

MÉLAC PÈRE.

Les apparences ne peuvent inquiéter que celui qui s'est jugé coupable.

DABINS.

Qu'opposerez-vous aux faux jugements ? à l'injure ? aux clameurs ?

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE.

Rien : le silence, et la fermeté que donne l'estime de soi-même.

DABINS.

Les biens de votre ami sont suffisants... on prendra des mesures...

MÉLAC PÈRE, *impatient.*

Et, si je dis un mot, il manque demain matin.

DABINS, *du même ton.*

Et, si vous ne le dites pas, vous êtes perdu ce soir même... Non, je ne puis souffrir...

MÉLAC PÈRE, *violemment.*

Monsieur Dabins, souvenez-vous que votre père mourant ne vous a pas vainement recommandé à ma bienfaisance : souvenez-vous que je vous ai élevé ; que je vous ai placé chez Aurelly ; que mon estime seule vous a valu sa confiance : voulez-vous la perdre, cette estime ? et le premier devoir de l'honnête homme n'est-il pas de garder le secret confié ?

DABINS.

Eh, Monsieur ! quand la discrétion fait plus de maux qu'elle ne peut en prévenir...

MÉLAC PÈRE.

À qui de nous deux appartient le jugement de mes intérêts ?... Mais, je m'échauffe, et deux mots vous fermeront la bouche. De quoi s'agit-il en ce commun effroi ? De peser les risques de chacun, et d'écarter le plus pressant ?

DABINS.

Oui, monsieur.

MÉLAC PÈRE.

Si je me préfère à mon ami, quel sera son sort ? La confiance

LES DEUX AMIS

publique dont un négociant est honoré ne souffre pas deux atteintes. Quoi qu'on puisse alléguer, après un défaut de paiement, le coup fatal au crédit est porté ; c'est un mal sans remède ; et, pour Aurelly, c'est la mort.

DABINS.

Il y a tout lieu de le craindre.

MÉLAC PÈRE.

Si je me tais ; un soupçon tient, il est vrai, mon honneur en souffrance ; mais, à l'aveu d'un service que les grands biens d'Aurelly rendent tout naturel, avec quelque rigueur qu'on me juge, il est même douteux qu'on m'en fasse un reproche. Ayant donc à choisir entre sa perte inévitable et le danger incertain qui me menace, croyez-vous que j'aye pris conseil d'une aveugle amitié, qui pût déshonorer mon jugement ? Non monsieur, j'ai prononcé, comme un tiers l'aurait fait, en préférant, non ce qui me convient, mais ce qui convient aux circonstances ; non ce que je puis, mais ce que je dois. Vous m'avez entendu ?

DABINS.

Monsieur, je me tairai ; mais, pour l'exemple des hommes, il faudrait bien que de pareils traits...

MÉLAC PÈRE.

Laissons la maxime et l'éloge aux oisifs ; faisons notre devoir, Je plaisir de l'avoir rempli est le seul prix vraiment digne de l'action. – Que fait mon fils ? j'en suis inquiet. L'avez-vous vu ?

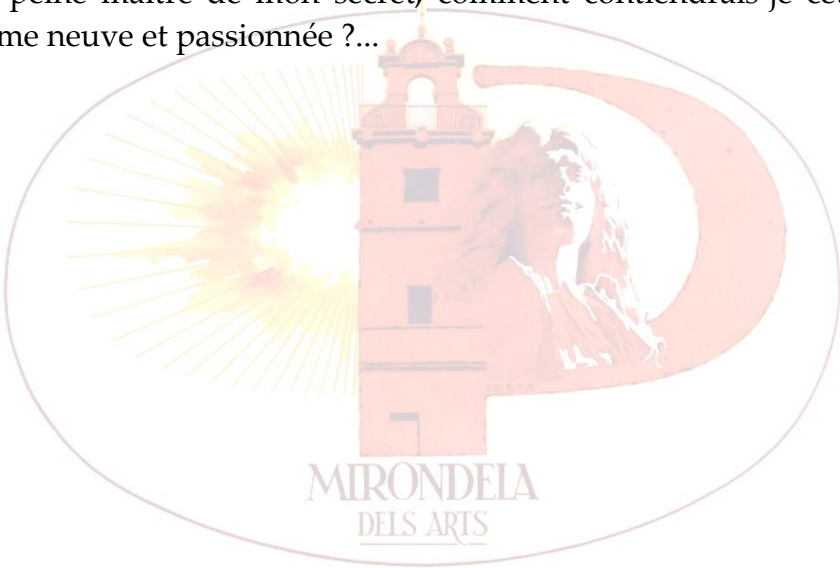
DABINS.

Ah ! c'est pour lui surtout que je vous presse ; il a répandu devant moi des larmes si amères, et m'a quitté avec une impatience, un sentiment si douloureux !... Mais quel danger de vous confier à lui ? Encouragé par votre exemple, il se calmerait,

il vous consolerait.

MÉLAC PÈRE.

Me consoler ! Mon ami, l'expérience de toute ma vie m'a montré que le courage de renfermer ses peines augmente la force de les repousser ; je me sens déjà plus faible avec vous que dans la solitude. Eh ! quel secours tirerais-je de mon fils ? Je crains moins sa douleur que son enthousiasme ; et, si je suis à peine maître de mon secret, comment contiendrais-je cette âme neuve et passionnée ?...



Scène VIII

MÉLAC PÈRE, DABINS,
MÉLAC FILS, *plongé dans une noire rêverie*

MÉLAC PÈRE.

Le voici ; vous l'avez bien dépeint.

Ils se retirent au fond du salon.

DABINS.

Eh ! parlez-lui, Monsieur.

MÉLAC PÈRE.

Sauvons-nous d'un attendrissement inutile.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène IX

MÉLAC FILS, *seul*

Il marche lentement, d'un air absorbé, et s'échauffe par degrés en parlant.

Ah ! cet odieux Saint-Alban ! je l'ai cherché partout sans le rencontrer... Le déshonneur de mon père est-il déjà public ? On s'éloigne... ; on me fuit ...Je perds en un instant la fortune, l'honneur, toutes mes espérances... et Pauline... Pauline !... Elle m'évite à présent... La générosité est un accès... la chaleur d'un moment... mais la réflexion a bientôt détruit ce premier prestige de la sensibilité.

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène X

PAULINE, MÉLAC FILS

Pauline a entendu les dernières phrases de son amant ; elle voit sa douleur, et s'approche avec une vive émotion.

MÉLAC FILS l'aperçoit, et continue.

Qu'une stérile compassion ne vous ramène pas, Mademoiselle. Je sais que je vous ai perdue ; je connais toute l'horreur de mon sort. Laissez-moi seul à ma douleur.

PAULINE.

Cruel !...

MÉLAC FILS.

Vos consolations ne pourraient que l'irriter.

PAULINE.

Comme le malheur vous rend injuste et dur ! La crainte qu'on ne pense mal de vous, vous donne mauvaise opinion du cœur de tout le monde. Votre ardente vivacité vous a déjà fait manquer à mon oncle...

MÉLAC FILS, avec feu.

Il insultait mon père. Avec quelle cruauté il lui développait tout ce que notre situation a d'odieux ! S'il n'eût pas été votre

BEAUMARCHAIS

oncle...

PAULINE.

Ingrat ! à l'instant où vous allez tout lui devoir ; pendant que son attachement lui fait payer toute la somme à Saint-Alban.

MÉLAC FILS, *avec joie.*

Que dites-vous ? Il nous sauve l'honneur ?

PAULINE.

Il va plus loin... son cœur, qui vous chérit...

MÉLAC FILS, *vivement.*

Achevez, Pauline, achevez ; ne craignez pas de mettre le comble à ma joie. Il me donne sa nièce ?

PAULINE, *timidement.*

Ah ! Mélac... ne parlez plus de sa malheureuse nièce.

MÉLAC FILS.

Comment ?

PAULINE.

Sa fille...

MÉLAC FILS.

Sa fille !

PAULINE.

Sa fille, fruit d'une union ignorée, qui vous connaît, qui vous aime, offre à votre père cent mille écus qu'elle tient des dons et des épargnes du sien...

MÉLAC FILS, *avec indignation.*

Au prix de m'épouser !... Nous n'étions pas assez avilis ; il nous manquait cet opprobre.

PAULINE, *pleurant.*

J'ai bien prévu que votre âme orgueilleuse rejetterait un pareil bienfait.

LES DEUX AMIS

MÉLAC FILS, *furieux.*

Il me fait horreur ; le service, et celui qui l'offre, et celle qui le rend, je les déteste tous... C'était donc pour cela qu'il éloignait toute idée de notre union ? Il me gardait cette honte ; il me méprisait, même avant que le malheur m'eût réduit à souffrir tous les outrages. Mais, je le jure à vos pieds, Pauline ; fût-elle cent fois plus généreuse, la fille sans nom, sans état, et désavouée de ses parents, ne m'appartiendra jamais.

PAULINE.

Vous la connaissez mal ; elle n'a eu en vue que votre père.

MÉLAC FILS.

Mon père ! Faut-il donc nous sauver d'une infamie par une autre ?... Vous pleurez, ma chère Pauline ! craignez-vous que la nécessité ne me fasse enfin contracter un indigne engagement ?

PAULINE, *outrée.*

Non, je ne suis plus même assez heureuse pour le craindre ; vous avez prononcé votre arrêt et le mien. Cette infortunée que vous insultez avec tant d'inhumanité...

MÉLAC FILS, *effrayé.*

Cette infortunée ?

MIRONDELA

PAULINE.

Elle est devant vos yeux.

MÉLAC FILS.

Vous ?

PAULINE, *tombant sur un siège.*

J'avais le cœur percé de cette nouvelle, et vous avez achevé de le déchirer.

MÉLAC FILS, *à ses pieds.*

Ô douleur !... Pauline ! ne me tendiez-vous ce piège que pour

me rendre aussi coupable ?

PAULINE.

Laissez-moi.

MÉLAC FILS.

Pourquoi ne pas m'apprendre ?...

PAULINE.

L'avez-vous permis ? Votre emportement a fait sortir de votre bouche l'affreuse vérité ; Monsieur, il n'est plus temps de désavouer vos sentiments.

MÉLAC FILS *se relève furieux.*

Osez-vous bien vous prévaloir d'une erreur, qui fut votre ouvrage ? Osez-vous m'opposer le désordre d'un désespoir que vous avez causé vous-même ? Je voyais les puissants ressorts qu'on faisait agir contre nous ; je disais : je la perds. Je m'armais, à vos yeux, de toute la force dont je prévoyais avoir besoin. Suis-je donc un dénaturé, un monstre ? Et quel est l'homme assez barbare pour imputer à d'innocentes créatures un mal qu'elles ne parent empêcher ?

PAULINE, *pleurant.*

Non, non.

MIRONDEIA
MÉLAC FILS, *plus vite.*

La faute de leurs parents leur ôte-elle une qualité ? une seule vertu ? Au contraire, Pauline, et vous eu êtes la preuve ; il semble que la nature se plaise à les dédommager de nos cruels préjugés par un mérite plus essentiel.

PAULINE.

Ce préjugé n'en est pas moins, respectable.

MÉLAC FILS, *avec chaleur.*

Il est injuste, et je mettrai ma gloire à le fouler aux pieds.

LES DEUX AMIS

PAULINE.

Il subsistera dans les autres.

MÉLAC FILS.

Mon bonheur dépend de vous seule.

PAULINE.

On se lasse bientôt d'un choix qui n'est approuvé de personne.

MÉLAC FILS.

Le mien mérite une honorable exception.

PAULINE.

Il ne l'obtiendra pas.

MÉLAC FILS.

Il m'en sera plus cher. N'aggravez pas un malheur idéal. Ah ! soyez plus juste envers vous ; tout ce qui ne dépend pas du caprice des hommes, vous l'avez avec profusion ; et, si mon amour pouvait augmenter, cette injure du sort l'accroîtrait encore.

PAULINE, *avec dignité.*

Mélac, une femme doit avoir droit au respect de son mari. Je rougirais devant le mien... N'en parlons plus. Je n'en fais pas moins à votre père le sacrifice de toute ma fortune. Une retraite profonde est l'asile qui me convient ; heureuse si votre souvenir n'y trouble pas mes jours !

Elle se lève.

MÉLAC FILS, *au désespoir.*

Quel cœur avez-vous donc reçu de la nature ? Vous vous jouez de mon tourment ! Pauline, renoncez à cet odieux projet, ou je ne répons plus... Jour à jamais détestable !... Je sens un désordre... Ah ! j'en perdrai la vie...

Il se jette sur un siège.

BEAUMARCHAIS

PAULINE.

Il m'éffraye ! Je ne puis le quitter. Mélac, mon ami, mon frère.

MÉLAC FILS, *avec égarement.*

Moi votre ami ! moi votre frère ! Non, je ne vous suis rien. Allez, cruelle, vous ne me surprendrez plus. Le trait empoisonné que vous avez enfoncé dans mon cœur n'en sortira qu'avec ma vie. Me tendre un piège affreux ! et me rendre garant des propos insensés que le désespoir m'a fait tenir ! ah ! cela est d'une cruauté !...

PAULINE.

Écoutez-moi, Mélac.

MÉLAC FILS.

Je ne vous écoute plus. Vous ne m'avez jamais aimé. Je n'écoute plus une femme qui emploie un indigne détour pour renoncer à moi.

PAULINE, *avec un grand trouble.*

Eh bien ! mon cher Mélac, je n'y renonce pas. Tant d'amour me touche, plus qu'il ne convient peut-être à la malheureuse Pauline. Je n'y renonce pas : mais, au nom de ton père, sors de cet égarement qui me tue.

MÉLAC FILS, *se levant.*

Vous voyez bien, Pauline, ce que vous me promettez... vous le voyez bien. Si jamais vous rappelez... si jamais...

Il tombe à ses genoux avec ardeur.

Jurez-moi que vous oublierez les blasphèmes que j'ai horreur d'avoir proférés devant vous. Jurez-le moi.

PAULINE.

Puisses-tu les oublier toi-même !

LES DEUX AMIS

MÉLAC FILS.

Jurez-moi que vous me rendez votre cœur.

PAULINE.

Te le rendre, ingrat ! il n'a pas cessé d'être à toi.

MÉLAC FILS, *se relevant.*

Eh bien ! pardon. Je suis indigne de toute grâce ; et, si j'ai l'audace de la solliciter...





Je ne vous écoute plus. Vous ne m'avais jamais aimé.

Scène XI

AURELLY, PAULINE, MÉLAC FILS

PAULINE, à Mélac, avec effroi.

Voici mon père.

MÉLAC FILS *va au-devant d'Aurelly.*

Ah monsieur ! si le plus amer repentir pouvait effacer de coupables emportements ! si le plus vif regret de vous avoir offensé...

AURELLY.

Offensé ! Non, mon ami ; j'ai moins vu ta colère, que l'honnête sentiment qui la rachetait. Ton respect filial m'a touché. – Demande à Pauline ce que je lui en ai dit.

MÉLAC FILS.

Je connais les effets de votre amitié, et ma reconnaissance...

AURELLY.

Elle me plaît : mais tu ne m'en dois que pour ma bonne volonté ; tout est bien loin d'être terminé.

PAULINE.

Malgré vos offres ?

BEAUMARCHAIS

MÉLAC FILS.

Qui a donc suspendu ?

AURELLY.

La chose la plus étonnante. Je parle à Saint-Alban ; il accepte le paiement ; mais il n'en allait pas moins écrire à sa compagnie. L'honneur, l'état, la survivance, tout était perdu.

MÉLAC FILS.

Le cruel !

AURELLY.

Grands débats. Il paraît se rendre. Je crois tout fini : je l'embrasse, en souhaitant de pouvoir l'obliger à mon tour. Il me prend au mot : dans l'excès de ma joie, j'y engage mon honneur.

À Pauline.

Écoute la conclusion.

MÉLAC FILS, *à part.*

Je tremble.

AURELLY.

« Vous avez une nièce charmante ; je l'aime, je l'adore, et je vous demande sa main ».

PAULINE.

Juste ciel !

MÉLAC FILS, *à part.*

Je l'avais prévu.

AURELLY, *à Pauline.*

Tu conçois quel a été mon embarras pour lui répondre.

PAULINE.

Je vois le mal. Il est irréparable.

AURELLY, *bas, à Pauline.*

Non ; mais lorsqu'il m'a demandé ta main, je n'ai pas dû, sans te consulter, aller lui confier le secret de ta naissance. Je viens

LES DEUX AMIS

exprès pour cela ; que lui dirai-je ?

PAULINE, *d'un ton réfléchi.*

Croyez-vous qu'il traitât rigoureusement monsieur de Mélac, s'il était refusé ?

AURELLY.

Refusé ! De quel droit le sommerais-je de sa parole, en manquant à la mienne ? C'est bien alors que tout serait perdu... Mais que faire ? il veut tout terminer à la fois, il attend une réponse.

PAULINE *regarde Mélac, et dit en soupirant.*

Permettez qu'il la reçoive de moi. – Qu'il vienne.

MÉLAC FILS, *à part, avec effroi.*

Qu'il vienne !

PAULINE.

Il est important que je lui parle.

AURELLY.

Il sera ici dans un moment. Mon enfant, je connais tes principes, dispose de toi-même à ton gré : je ne puis mettre en de plus sûres mains des intérêts si chers à mon cœur.

MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène XII

PAULINE, MÉLAC FILS

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Mademoiselle...

PAULINE.

Vous voyez bien que le danger de votre père est pressant : quel intérêt oserait se montrer auprès de celui-là ?

MÉLAC FILS.

Ah ! mon père ! mon père !...

En hésitant.

Ainsi vous rappelez Saint-Alban ?

PAULINE.

Il est indispensable que je le voie ; consentez-y, Mélac, il le faut... il faut me rendre ma parole.

MÉLAC FILS, *avec une colère renfermée.*

Non, vous pouvez me trahir ; mais il ne me sera pas reproché d'y avoir contribué par un lâche consentement.

PAULINE, *tendrement.*

Te le demanderais-je, ingrat, si j'avais dessein d'en abuser ! – Qui vous dit que je veuille l'épouser ?

LES DEUX AMIS

MÉLAC FILS.

Serez-vous la maîtresse de vos refus ?

PAULINE.

Vous n'êtes pas généreux d'accabler ainsi mon âme. Ah ! j'avais des forces contre ma douleur, je n'en ai plus contre la vôtre.

MÉLAC FILS.

Pauline !

PAULINE.

Pense à ton père, à ton père respectable, et tu rougiras d'attendre de moi l'exemple du courage que tu devais me donner.

MÉLAC FILS, *étouffé par la douleur.*

Je sens que je ne puis vivre sans votre estime, il me faut la mienne. Il faut sauver mon père... aux dépens de mes jours... Ah ! Pauline.

PAULINE.

Ah Mélac !

Ils sortent chacun de leur côté.



MIRONDEIA
DELS ARTS

ACTE V



Scène première

PAULINE, seule, tenant un billet à la main

Elle paraît dans une grande agitation ; elle se promène, s'assied, se lève, et dit.

Voici l'instant qui doit décider de notre sort.

Elle lit.

Il attend mes ordres, dit-il... Audacieux qu'ils sont, avec leur soumission insultante !... Pourquoi trembler ? L'aveu que je vais lui faire ne peut que m'honorer. – Ah !... je pleure, et je me soutiens à peine. – Mon état ne se conçoit pas. – S'il me surprenait à pleurer...

Elle s'assied.

Eh bien, qu'il me voie ! ne suis-je pas assez malheureuse pour qu'on me pardonne un peu de faiblesse ?

Scène II

ANDRÉ, PAULINE

ANDRÉ, *annonçant.*

Monsieur Saint-Alban.

PAULINE.

Un moment, André.

Elle essuie ses yeux, se promène, se regarde dans une glace, et soupire.

ANDRÉ.

Mais, Mameselle, monsieur Saint-Alban.

PAULINE, *avec impatience.*

Répétez encore.

MIRONDEIA
D'ANDRÉ.

Il sort de chez votre oncle : oh ! il a un habit...

PAULINE, *à elle-même.*

C'est en vain. Il m'est impossible...

S'asseyant.

Faites entrer.

Scène III

SAINT-ALBAN, PAULINE, ANDRÉ



SAINT-ALBAN, *en habit de ville,*
entre d'un air mal assuré ; il reste assez loin derrière Pauline.

Je me rends à vos ordres, Mademoiselle.

PAULINE *se lève et salue. À part.*

À mes ordres !

Sa respiration se précipite, et l'empêche de parler. Elle lui montre un siège, en l'invitant du geste à s'y reposer.

SAINT-ALBAN *s'approche,*
la regarde, et après un assez long silence.

Ma vue paraît vous causer quelque altération. Et cependant, monsieur Aurelly vient de m'assurer...

André avance un siège à Saint-Alban.

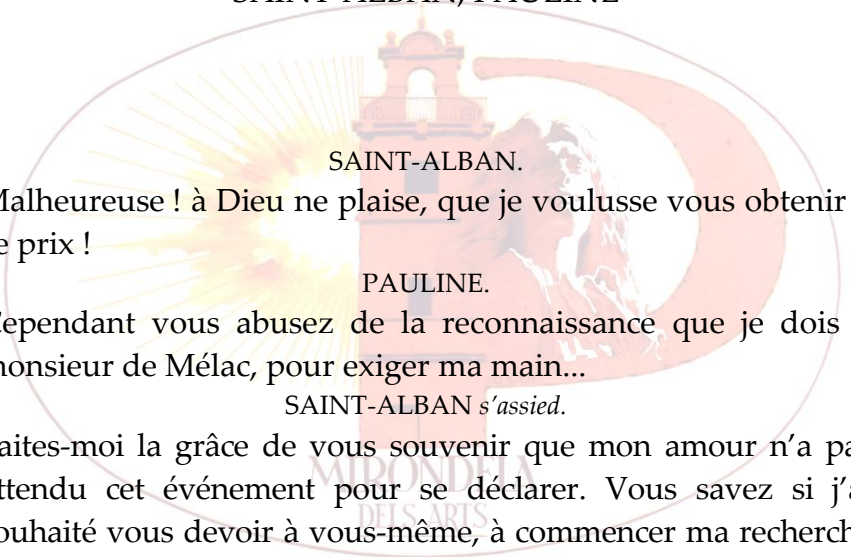
PAULINE, *avec peine d'abord, et prenant du courage par degrés.*

Oui... c'est moi qui l'en ai prié. – Asseyez-vous, Monsieur. Cet air contraint vous convient beaucoup moins, qu'à celle que vos intentions rendent confuse et malheureuse.

Elle s'assied. André sort.

Scène IV

SAINT-ALBAN, PAULINE



SAINT-ALBAN.

Malheureuse ! à Dieu ne plaise, que je voulusse vous obtenir à ce prix !

PAULINE.

Cependant vous abusez de la reconnaissance que je dois à monsieur de Mélac, pour exiger ma main...

SAINT-ALBAN *s'assied.*

Faites-moi la grâce de vous souvenir que mon amour n'a pas attendu cet événement pour se déclarer. Vous savez si j'ai souhaité vous devoir à vous-même, à commencer ma recherche par acquérir votre estime...

PAULINE.

Que vous comptez pour assez peu de chose.

SAINT-ALBAN.

Daignez m'apprendre comment je prouverais mieux le cas que j'en fais.

PAULINE.

Le voici, Monsieur. Si vous croyez votre honneur engagé de

LES DEUX AMIS

rendre un compte rigoureux à votre compagnie, puis-je estimer un homme qui ne paraît se souvenir de ses devoirs que pour les sacrifier au premier goût qu'il veut satisfaire ? Et, si vous avez feint seulement de croire à cette obligation pour vous en prévaloir ici ; que penser de celui qui se joue de l'infortune des autres, et fait dépendre l'honneur d'une famille respectable, du caprice de l'amour, et des refus d'une jeune fille ?

SAINT-ALBAN, *un peu décontenancé.*

Je n'ai à rougir d'aucun oubli de mes devoirs. Mais, en supposant que le désir de vous plaire eût été capable de m'égarer... je l'avouerai, Mademoiselle, je n'en attendais pas de vous le premier reproche.

PAULINE.

Le premier ! vous l'avez reçu de vous-même, lorsque vous avez mis votre silence à prix.

SAINT-ALBAN, *vivement.*

Mon silence ! Quelque importance qu'on y attache, il est promis sans conditions ; et c'est sans craindre pour vos amis que vous êtes libre de me percer le cœur, en refusant ma main.

PAULINE, *fermement.*

Peut-être avez-vous cru que j'avais quelque fortune, ou que mon oncle suppléerait...

SAINT-ALBAN, *vivement.*

Pardon, si j'interromps encore ; je me suis déclaré sur ce point. De tous les biens que vous pourriez m'apporter, je ne veux que vous : c'est vous seule que je désire.

PAULINE.

Votre générosité, Monsieur, excite la mienne ; car il y en a, sans doute, à vous avouer, (quand je pourrais le taire,) un motif de

BEAUMARCHAIS

refus, plus humiliant pour moi que le manque de fortune.

SAINT-ALBAN.

Votre père m'a tout dit.

Pauline paraît extrêmement surprise.

Je vous admire, et voici ma réponse. Je suis indépendant : l'amour vous destina ma main, la réflexion en confirme le don, si votre cœur est aussi libre que le mien vous est engagé ; mais, sur ce point seulement, j'ose exiger la plus grande franchise.

PAULINE.

Vous agissez si noblement, que le moindre détour serait un crime envers vous : sachez donc mon secret le plus pénible.

Ils se lèvent, Pauline soupire, et baisse les yeux.

Toute ma jeunesse passée avec Mélac ; la même éducation reçue ensemble ; une conformité de principes ; de talents, de goûts, peut-être d'infortunes...

SAINT-ALBAN, *péniblement.*

Vous l'aimez ?

PAULINE.

C'est le dernier aveu que vous devait ma reconnaissance.

SAINT-ALBAN.

À quelle épreuve mettez-vous ma vertu ?

PAULINE.

J'ai beaucoup compté sur elle.

Scène V

SAINT-ALBAN, PAULINE,
MÉLAC FILS *paraît dans le fond*

SAINT-ALBAN.

Je vois ce que vous espérez de moi.

PAULINE, *avec chaleur.*

Je vous dirai tout. Je ne craindrai point de fournir à la vertu des armes contre le malheur. Mélac avait mon cœur et ma parole ; mais lorsque mon père nous a fait entendre à quel prix vous mettiez la grâce du sien, il a sacrifié toutes ses espérances au salut de son père.

SAINT-ALBAN, *lentement.*

Avant ce jour... savait-il votre sort ?

PAULINE.

Nous l'ignorions également.

SAINT-ALBAN, *très vivement.*

Il ne vous aime pas.

PAULINE.

Il mourra de douleur.

BEAUMARCHAIS

SAINT-ALBAN.

À l'instant qu'il apprend le secret de votre naissance, il vous cède : il affecte une générosité... Mademoiselle, je n'étendrai pas mes réflexions, dans la crainte de vous déplaire ; mais il ne vous aime pas.

MÉLAC FILS, *s'avance furieux.*

Ô ciel ! je ne l'aime pas !

SAINT-ALBAN, *froidement.*

Monsieur... qui vous savait si près ?

MÉLAC FILS.

Je ne l'aime pas, dites-vous ?

SAINT-ALBAN.

Je n'ai jamais déguisé ma pensée.

MÉLAC FILS.

Vous m'imputez à crime un sacrifice que vous avez rendu nécessaire ?

SAINT-ALBAN, *froidement.*

Le sort de ceux qui écoutent, est d'entendre rarement leur éloge.

MÉLAC FILS.

M'accuser de ne pas l'aimer !

SAINT-ALBAN.

J'en suis fâché, je l'ai dit.

MÉLAC FILS.

L'avez-vous cru, Pauline ?

PAULINE.

Vous nous perdez.

MÉLAC FILS, *avec emportement.*

N'attendons rien d'un homme aussi injuste.

SAINT-ALBAN, *fermement.*

Monsieur, trop de chaleur rend quelquefois imprudent.

LES DEUX AMIS

MÉLAC FILS, *d'un ton amer.*

Et trop de prudence, Monsieur...

PAULINE, *à Mélac, vivement.*

Je vous défends d'ajouter un mot.

MÉLAC FILS, *à Pauline.*

M'accuser de ne pas vous aimer, quand on me réduit à l'extrémité de renoncer à vous, ou d'en être à jamais indigne !

PAULINE.

Vous oubliez votre père !

MÉLAC FILS, *regardant Saint-Alban d'un air menaçant.*

Si je l'oubliais, Pauline...

PAULINE, *à Saint-Alban.*

Le désespoir l'aveugle.

MÉLAC FILS, *avec une fureur froide.*

Un mot va nous accorder. Vous avez, dit-on, promis de ne rien écrire contre mon père ?

SAINT-ALBAN, *se possédant.*

Vous m'interrogez ?

MÉLAC FILS.

L'avez-vous promis ?

PAULINE, *à Mélac.*

Il s'y est engagé.

SAINT-ALBAN, *avec chaleur à Pauline.*

Pour aucune autre considération que la vôtre, Mademoiselle.

MÉLAC FILS, *les dents serrées de fureur.*

Ah !... c'est aussi ce qui m'empêche de vous disputer sa main.

Elle est à vous... Mais soyez galant homme.

Il s'approche de lui.

Osez tenir parole à mon père, et vous verrez...

BEAUMARCHAIS

SAINT-ALBAN, *surpris.*

Oser !...

PAULINE, *se jetant entre deux.*

Monsieur de Saint-Alban !

SAINT-ALBAN, *fièrement.*

Oui, Monsieur, j'oserai tenir parole à votre père.

PAULINE, *éperdue.*

Ah ! grands dieux !

SAINT-ALBAN, *du même ton.*

Et toute nouvelle qu'est cette façon d'intercéder, elle ne nuira pas à monsieur de Mélac.

PAULINE, *à Saint-Alban.*

Il va tomber à vos genoux. Il ne sait pas...

À Mélac.

Cruel ennemi de vous-même ! apprenez qu'il s'engage au silence ; que lui seul peut vous conserver l'emploi...

MÉLAC FILS.

Je le refuse.

PAULINE.

Insensé !

MÉLAC FILS.

Quel bienfait, Pauline ! J'en dépouillerais mon père ! je le paierais de votre perte, et j'en serais redevable à mon ennemi !

SAINT-ALBAN, *avec dignité.*

Monsieur...

PAULINE, *à Mélac.*

Quel est donc le but de ces fureurs ?

MÉLAC FILS.

S'il ménage mon père, il vous épouse, il est trop récompensé : mais attaquer mes sentiments pour vous !...

LES DEUX AMIS

PAULINE, *outrée.*

Vos sentiments !... Quels droits osez-vous faire valoir ! – Ne m’avez-vous pas rendu ma parole ?

MÉLAC FILS.

L’honneur m’a-t-il permis de la garder ? vous vous privez de tout pour sauver mon père...

SAINT-ALBAN.

Quoi ! ces cent mille écus, qu’on dit empruntés ?...

MÉLAC FILS.

Sont à elle ; c’est son bien, tout ce qu’elle possède au monde.

SAINT-ALBAN.

Sont à elle !

À part.

Ah dieux ! que de vertus !

Il rêve profondément.

MÉLAC FILS, *avec force.*

Ai-je donc trop exigé de vous deux, en me sacrifiant, que l’un n’insultât pas à l’infortuné qu’il opprime ! que l’autre honorât ma perte d’une larme, d’un regret ! Il vous épousait de même, et je mourais en silence.

PAULINE, *à Mélac, avec colère.*

Eh ! fallait-il venir ainsi...

Les pleurs lui coupent la parole ; elle se jette sur un siège, et dit à elle-même.

Malheureuse faiblesse !

MÉLAC FILS, *vivement.*

Ne me dérobez pas vos larmes, Pauline. C’est le seul bien qui me reste au monde.

PAULINE, *outrée, se relevant.*

Oui, je pleure : mais... c’est de dépit de ne pouvoir m’en

BEAUMARCHAIS

empêcher.

MÉLAC FILS.

J'ai donc tout perdu !

PAULINE.

Votre violence a tout détruit.



Scène VI

SAINT-ALBAN, MÉLAC FILS, AURELLY,
PAULINE

AURELLY, *accourant.*

On se querelle ici ! – Mélac ?

SAINT-ALBAN, *après un peu de silence.*

Non, Monsieur, on est d'accord. Vous m'avez assuré que vous laissiez Mademoiselle absolument libre sur le choix d'un époux : ce choix est fait.

À Pauline.

Non, je n'établirai point mon bonheur sur d'aussi douloureux sacrifices. Il n'en serait plus un pour moi, s'il vous coûtait le vôtre.

MÉLAC FILS, *pénétré.*

Qu'entends-je ! – Ah Monsieur !

SAINT-ALBAN.

Faisons la paix, mon heureux rival. Je pouvais épouser une femme adorable, dont l'honneur et la générosité eussent assez assuré mon repos ; mais son cœur est à vous.

BEAUMARCHAIS

MÉLAC FILS.

Combien je suis coupable !

SAINT-ALBAN.

Amoureux : et les plus ardents sont ceux qui offensent le moins.
J'étais moi-même injuste.

AURELLY, à *Pauline*.

Tu l'aimais donc ?

PAULINE, *baisant la main de son père*.

Ce jour m'a éclairée sur tous mes sentiments.

AURELLY.

Mes enfants, vous êtes bien sûrs de moi : mais abuserons-nous du service que nous rendons à son père, pour lui arracher un consentement que sa fierté désavouera peut-être ?

PAULINE.

Ah ! quelle triste lumière ! ai-je pu m'aveugler à ce point ?

MÉLAC FILS.

Pauline, vous savez s'il vous chérit !

SAINT-ALBAN, à *Mélaç*.

Priez-le de passer ici ; n'armez pas son âme, en le prévenant, contre les coups qu'on va lui porter. Ne lui dites rien...

MÉLAC FILS.

Monsieur, vous tenez ma vie en vos mains.

AURELLY.

Tu perds un temps précieux.

Mélaç sort.

Scène VII

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE



AURELLY.

En l'attendant, dégageons notre parole envers vous, Monsieur. Voici un ordre à monsieur de Préfort, mon correspondant de Paris, de vous compter, à votre arrivée, cinq cent mille francs.

SAINT-ALBAN.

Monsieur de Préfort, dites-vous ?

AURELLY.

En bons papiers, lisez.

SAINT-ALBAN.

Quelque bons qu'il puissent être, vous savez que ce n'est pas là de l'argent prêt.

AURELLY.

Des effets qui se négocient d'un moment à l'autre ?

SAINT-ALBAN.

Depuis six jours, celui à qui vous m'adressez, n'en a négocié aucun.

AURELLY.

Qui dit cela ? J'ai reçu de lui, ce matin, six cent mille francs

BEAUMARCHAIS

échangés cette semaine.

SAINT-ALBAN.

De Préfort ?

AURELLY.

Mon paiement ne roule pas sur autre chose.

SAINT-ALBAN.

Le courrier d'aujourd'hui m'apprend qu'il est mort.

AURELLY.

Quelle histoire !

SAINT-ALBAN.

On n'a pas dû me tromper... Mais n'avez-vous pas vos lettres ?...

AURELLY.

Je les attends.

Il somme.



Scène VIII

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE, ANDRÉ

AURELLY, à André.

Qu'on appelle Dabins, et qu'il vienne au plutôt.

À Saint-Alban.

C'est mon homme de confiance, et mon caissier, il nous mettra d'accord...

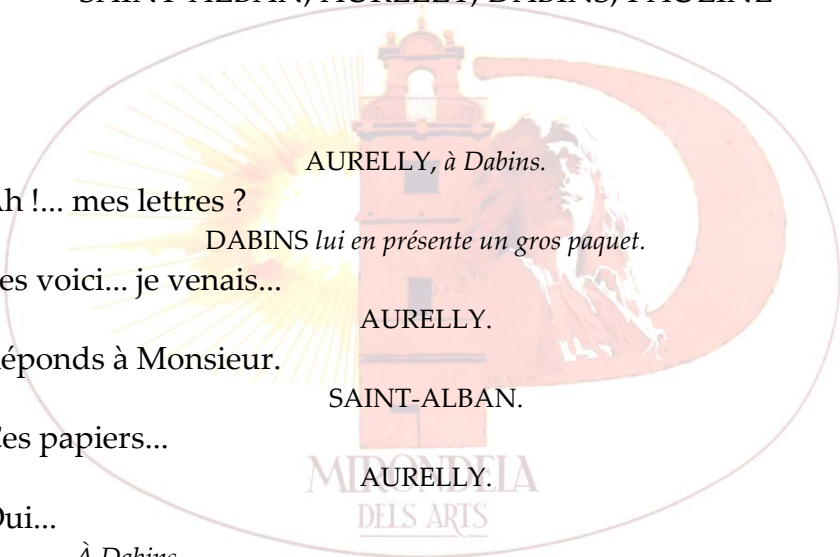
André sort.



MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène IX

SAINT-ALBAN, AURELLY, DABINS, PAULINE



AURELLY, à *Dabins*.

Ah !... mes lettres ?

DABINS *lui en présente un gros paquet.*

Les voici... je venais...

AURELLY.

Réponds à Monsieur.

SAINT-ALBAN.

Ces papiers...

AURELLY.

Oui...

À *Dabins*.

N'as-tu pas reçu, ce matin, six cent mille francs échangés contre une partie de mes effets ?

DABINS, *hésitant, à Aurelly.*

Monsieur...

AURELLY, *en colère.*

Les avez-vous reçus, oui, ou non ?

LES DEUX AMIS

SAINT-ALBAN.

Il faut répondre.

AURELLY.

Où donc est le mystère ? Il a été comme un fou toute la journée.
Les avez-vous reçus ?

DABINS, *embarrassé, à Aurelly.*

Monsieur... on peut voir ma caisse ; elle est au comble.

AURELLY, *à Saint-Alban.*

J'en étais bien sûr. Ainsi j'ajoute aux sommes que je vous remets
pour monsieur de Mélac...

DABINS, *étonné.*

Vous acquittez monsieur de Mélac ?

AURELLY.

Que va-t-il dire ?

DABINS.

Dans quelle erreur étais-je !

AURELLY.

Parlez.

SAINT-ALBAN.

Je vois clairement qu'il n'est point venu de fonds de Paris.

AURELLY, *à Dabins.*

Mes effets n'ont pas été vendus ?

DABINS, *vivement.*

Non, Monsieur, ils n'ont pu l'être ; c'est la nouvelle que j'ai reçue
ce matin.

AURELLY, *hors de lui.*

Avec quoi donc payes-tu ?

DABINS, *un moment sans parler, étouffé par la joie.*

Avec six cent mille francs que m'a prêtés monsieur de Mélac.

BEAUMARCHAIS

AURELLY.

Juste ciel !

PAULINE.

Mon père !

SAINT-ALBAN.

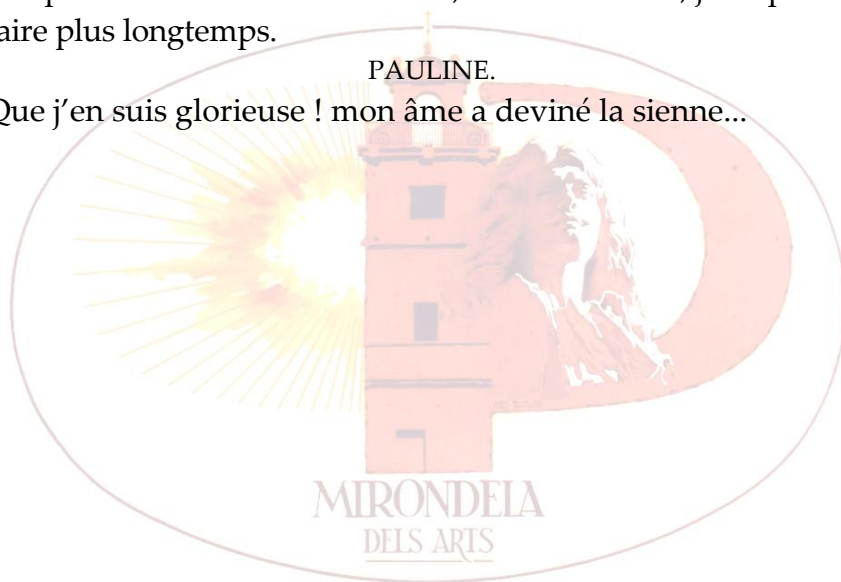
Ah quel homme !

DABINS, *criant*.

Cinq cent mille francs de sa caisse, cent mille à lui ; je ne puis me taire plus longtemps.

PAULINE.

Que j'en suis glorieuse ! mon âme a deviné la sienne...



Scène X

SAINT-ALBAN, AURELLY, MÉLAC PÈRE,
PAULINE, DABINS

PAULINE, *apercevant Mélac père, se précipite à ses pieds.*

Ô le plus généreux !...

MÉLAC PÈRE.

Que faites-vous, Pauline ?

AURELLY.

Je dois les embrasser aussi.

Il veut se jeter à genoux.

MÉLAC PÈRE *le retient.*

Mes amis !

BEAUMARCHAIS



Je dois les embrasser aussi.

Scène XI

SAINT-ALBAN, AURELLY, MÉLAC PÈRE,
PAULINE, MÉLAC FILS, DABINS

MÉLAC FILS, *s'écriant.*

Aux pieds de mon père !

MÉLAC PÈRE.

Dabins ! vous m'avez trahi !

DABINS, *avec joie.*

Pouvais-je garder votre secret, en apprenant que Monsieur acquittait votre dette ?

MÉLAC PÈRE.

Il vient à mon secours ?

À part.

Ô vertu ! voilà ta récompense.

À Aurelly.

Ami, quelles sont donc tes ressources ?

SAINT-ALBAN.

Tout le bien de Mademoiselle en dépôt dans ses mains.

MÉLAC PÈRE.

De notre Pauline ? – Ah ! mon cher Aurelly !

BEAUMARCHAIS

AURELLY.

Tu te perdais pour moi !

MÉLAC PÈRE.

Mais, toi...

AURELLY.

Peux-tu comparer de l'argent, lorsqu'il t'en coûtait l'état et l'honneur ?

MÉLAC PÈRE.

Je m'acquittais envers mon bienfaiteur malheureux ; mais toi ! dans tes soupçons sur ma probité, devais-tu quelque chose à ton coupable ami ?

MÉLAC FILS, *avec joie.*

Ah mon père !

SAINT-ALBAN.

Eh bien monsieur Aurelly ! – Puis-je accepter, en paiement, le mandat que vous m'offrez ?

MÉLAC PÈRE, *avec effroi.*

Quel mandat ?

AURELLY, *pénétré, à Saint-Alban.*

Vous serez satisfait, Monsieur : mon premier sentiment lui était bien dû ; le second me rend tout entier à mon malheur.

MÉLAC PÈRE.

Voilà ce que j'ai craint !

AURELLY.

Je n'avais à vous offrir, pour mon ami, que des effets qui se trouvent embarrassés, je reprends mon mandat. Votre argent est encore dans ma caisse, et Dieu me garde d'en user. Dabins, reportez-le chez monsieur de Mélac, et moi... je vais subir mon sort.

LES DEUX AMIS

MÉLAC PÈRE.

Arrêtez : je ne le reçois pas.

AURELLY.

Qu'est-ce à dire, Mélac ?

MÉLAC PÈRE.

Malheureux Dabins !...

AURELLY.

Me croyez-vous assez indigne ?...

MÉLAC PÈRE.

Monsieur de Saint-Alban ! il serait horrible à vous d'abuser d'un secret, que vous ne devez qu'à notre confiance. – Non, je jure que l'argent n'y rentrera pas.

AURELLY.

Veux-tu me causer plus de chagrins que tu n'as espéré de m'en épargner ?

MÉLAC FILS, *avec ardeur.*

Monsieur Aurelly, ne refusez point.

PAULINE.

Monsieur de Saint-Alban !...

MÉLAC FILS, *à Saint-Alban.*

Vous aimez la vertu.

MÉLAC PÈRE.

Laissez-vous périr son plus digne soutien ?

AURELLY, *avec enthousiasme.*

Que faites-vous, mes amis ? Pour m'empêcher d'être malheureux, vous devenez tous coupables. Oubliez-vous qu'un excès de générosité vient d'égarer l'homme le plus juste ? Et s'il eut tort de toucher à cet argent, qui m'excuserait d'oser le retenir ?

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE.

Le consentement que nous lui demandons.

AURELLY.

Qu'il se laisse soupçonner ? L'amitié t'a rendu capable de cet effort : mais si je n'ai pu, sans crime, accepter ce service de toi ; quel nom mérite la séduction que vous employez tous pour l'obtenir de lui ?

À Saint-Alban.

Vous êtes de sang-froid, Monsieur, jugez-nous.

SAINT-ALBAN.

De sang-froid ! Ah Messieurs ! ô famille respectable ! me croyez-vous une âme insensible, pour l'attaquer avec cette violence ? Vous demandez un jugement !...

MÉLAC FILS.

Et nous jurons de l'accomplir.

SAINT-ALBAN.

Il est écrit dans le cœur de tous les gens honnêtes ; permettez seulement que j'y ajoute un mot. – Aurelly, prouvez-moi votre estime, en m'acceptant pour seul créancier.

AURELLY.

Vous, Monsieur !

SAINT-ALBAN.

Je l'exige. Et vous, monsieur de Mélac, conservez votre place, honorez-la longtemps. Unissez à votre fils cette jeune personne, qui s'en est rendue si digne, en sacrifiant pour vous toute sa fortune.

MÉLAC PÈRE.

Ce serait ma plus chère envie. Mon fils l'adore ; et, si mon ami ne s'y opposait pas...

LES DEUX AMIS

AURELLY, *confus.*

Savez-vous qui elle est ?

MÉLAC PÈRE, *avec effusion.*

J'aurais bien dû le deviner ! le cœur d'un père se trahit mille fois le jour. Elle est ta fille, ta généreuse fille, et je te la demande pour mon fils.

AURELLY.

Tu me la demandes ! Ah mon ami !

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

MÉLAC FILS, *à Pauline.*

Mon père consent à notre union !

PAULINE.

C'est le plus grand de ses bienfaits.

SAINT-ALBAN.

Aurelly, rendez-moi votre mandat, je pars ; soyez tranquille. Vos effets de Paris me seront remis promptement ; ou je supplée à tout.

AURELLY.

De vos biens ?

SAINT-ALBAN.

Puissent-ils être toujours aussi heureusement employés ! Vous m'avez appris comme on jouit de ses sacrifices. En vain je vous admire, si votre exemple ne m'élève pas jusqu'à l'honneur de l'imiter. – Nous compterons à mon retour.

Chacun exprime son admiration.

AURELLY, *transporté.*

Monsieur... je me sens digne d'accepter ce service ; car, à votre place, j'en aurais fait autant. Pressez donc votre retour ; venez marier ces jeunes gens que vous comblez de bienfaits.

BEAUMARCHAIS

MÉLAC PÈRE.

Pourquoi retarder leur bonheur ? Unissons-les ce soir même.
Eh ! quelle joie, mes amis, de penser qu'un jour aussi orageux
pour le bonheur, n'a pas été tout à fait perdu pour la vertu !

